

Définition, nécessité, intérêt, limite du point de vue en première personne comme méthode de recherche

Pierre Vermersch

CNRS Paris

La psychologie me semble devoir être conçue comme une discipline à deux faces : la première définie par ce qui est observable et enregistrable, donc publique, la seconde privée, personnelle, intime, inobservable par les autres. Par son caractère public et au premier abord facilement objectivable, la première satisfait mieux aux critères de vérification, de validation et donc de scientificité, en même temps sa limite est de ne pouvoir prendre en compte la dimension subjective de la vie psychologique du sujet et de se couper de ce qui en fait la plus grande richesse et originalité. C'est un prix très lourd à payer, renoncer à un domaine, à la limite c'est une position contraire à toute démarche scientifique et oblige les chercheurs en psychologie à adopter une attitude clivée entre leur sujet de recherche et leur propre subjectivité. La seconde est personnelle, elle porte sur ce qui peut apparaître au sujet, sur ce qui fait sens pour lui dans son rapport au monde et à lui-même, c'est donc un domaine plein de sens et très motivant pour la recherche, mais son caractère privé le rend difficilement adaptable aux critères de validation classique basés sur l'extériorité de l'observateur et la possibilité qu'un autre observateur produise la même mesure. De plus, son domaine est limité à ce dont un sujet peut être réflexivement conscient, il y aura donc toujours des domaines qui ne relèvent pas du point de vue privé parce qu'ils ne sont pas expérimentables et donc ne peuvent faire l'objet d'une saisie de conscience. Enfin, ce qui a été réflexivement conscientisé n'est exploitable pour la recherche que pour autant qu'il a été exprimé, voire verbalisé, ce qui introduit une difficulté supplémentaire de production de données utilisables, un filtre en lequel l'expérience ante prédicative non encore verbalisée va être percolé, et une exploitation des données difficiles parce que qualitative et difficilement résumable en des indicateurs facilitant les comparaisons et les regroupements.

Cette seconde face a été tout au long du siècle, niée, ignorée, refoulée au titre de la scientificité plus assurée de la partie comportementale, soit instrumentée, contenue, par des techniques de questionnaires, d'échelles d'attitude, qui essaie de viser la partie privée sans passer par le point de vue en première personne directement. Cet article amorce une nouvelle ligne de réflexion

pour donner une place plus claire au point de vue privé, qu'on le nomme phénoménologie parce que c'est la prise en compte de ce qui apparaît au sujet lui-même, psychophénoménologie pour différencier cette discipline empirique de la discipline philosophique, ou bien encore point de vue en première personne pour manifester le fait que c'est le point de vue du sujet relativement à sa propre expérience. Développer ce point de vue a pour but de combler une lacune, de donner une place au point de vue du sujet sur la subjectivité, une approche de la conscience par ce que le sujet peut conscientiser. Cependant, la focalisation sur cette partie incomplètement développée de la psychologie ne signifie pas verser dans une centration unique sur ce point de vue, mais bien tenter de l'intégrer dans le projet d'une psychologie complète. Ce qui s'accompagne inévitablement de l'espoir d'une meilleure application aux domaines traditionnellement associés à la psychologie : pédagogie, formation, entraînement, médiation, conseil, thérapie, travail etc...

Mais tout d'abord, si je suis cohérent avec un point de vue en première personne, j'ai besoin d'exprimer mon propre point de vue et d'éviter de faire comme si je traitais un problème uniquement en général, comme si je n'étais pas concerné personnellement par les enjeux et le sens du développement du point de vue en première personne dans la recherche en psychologie. Je commencerais donc par un historique de la manière dont la question s'est successivement posée à moi au cours de ma formation et de ma professionnalisation dans mes activités de chercheur, de formateur, de superviseur ou de psychothérapeute.

Historique

Depuis le début de mes activités de recherche, je suis insatisfait de ce que l'on m'a enseigné comme étudiant en psychologie et des pratiques de recherches auxquelles j'ai été exposé. J'essaie par étape -non préméditée-, mais l'une conduisant à l'autre, de me rapprocher d'un recueil de données qui soit suffisamment congruent d'une psychologie qui prenne en compte la subjectivité sans pour autant rentrer dans le discours thérapeutique ou psychanalytique pour le faire. J'ai fait de la psychologie parce que c'était une discipline qui abordait les

grandes questions comme la conscience, la perception, la mémoire, la personnalité, et le faisait sur un mode empirique et non pas sur le mode purement spéculatif de la philosophie. Car si cette dernière m'a toujours beaucoup intéressée aussi loin que j'en ai pris connaissance, par contre son approche purement théorique me paraissait condamnée à l'impuissance et à des conclusions intelligentes, mais invérifiables.

Ma formation au départ a été double, puisqu'en même temps que je recevais une formation pratique au métier de conseiller d'orientation professionnelle à Marseille, je suivais une formation universitaire de psychologue à Aix-en-Provence. Cette dernière formation était inscrite à cette époque dans une volonté exacerbée de produire une psychologie expérimentale rigoureuse, dans laquelle la méthodologie tenait bien plus de place que le contenu ou le sens des recherches. Dans la recherche, j'ai donc commencé par une approche strictement expérimentaliste, en troisième personne, réductive, dont témoigne mon mémoire de maîtrise sur «Rappel et reconnaissance de syllabes sans signification avec codage familial et non familial en proportion variable».

Puis, mon insatisfaction profonde de cette approche expérimentale. Ma certitude que jamais je ne participerai plus à ce type de recherche et qu'il me fallait trouver une autre approche. Ma quête méthodologique s'est orientée vers une approche descriptive comportementale basée sur les observables et les traces du déroulement de l'action, ainsi que les inférences que l'on pouvait en tirer dans l'esprit de la méthode inductive propre à la logique de l'enquête policière telle qu'on la trouve exemplifiée dans les détectives d'Agatha Christie ou plus nettement encore chez le héros de Conan Doyle, Sherlock Homes.

Mon but était d'enrichir les données, puisque les variables dépendantes de la psychologie expérimentale avaient une fâcheuse tendance à opérer des réductions terriblement appauvrissantes au motif de pouvoir insérer les données dans une échelle de mesure permettant des traitements statistiques. Enrichir les données signifiait encore, s'intéresser au déroulement de l'action et pas seulement au résultat, mais aussi les examiner a posteriori pour découvrir comment les décrire. La description devenait un problème clef de la recherche et les données brutes devaient être accessibles a posteriori pour permettre l'invention autant que la découverte de nouvelles catégories descriptives. Il était donc nécessaire de travailler sur des tâches suffisamment longue dans la durée pour qu'il y ait un processus à observer, mais pas trop pour ne pas se perdre. Des tâches riches en observables et en traces spontanés, quitte à les modifier légèrement pour les amplifier ou les enrichir de façon à ce que toute l'activité inobservable en tant que tel se traduisent spontanément en gestes, directions de regard, permettant une traduction inverse de la part du chercheur depuis ces traces et ces observables vers la connaissance des processus inobservables. Des tâches donnant lieu à des déroulements d'actions suffisamment segmentés et articulés pour qu'on puisse distinguer les étapes, les détails des processus mis en œuvre. Et enfin dans le mouvement théorique de Baillarger et Jackson que Noizet (professeur de psychologie à Aix) m'avait fait

découvrir, s'intéresser à la cohérence intrinsèque de la conduite analysée tout autant qu'à l'approche extrinsèque qui était essentiellement basée sur une comparaison à la norme donc un point de vue en termes d'écart. La logique interne à cette cohérence intrinsèque de la conduite considérée en elle-même et pas par comparaison avec ce qu'elle n'est pas, était donnée par la théorie opératoire de l'intelligence de Piaget montrant que différentes logiques étaient possibles, dont on voyait apparaître le fonctionnement dans l'ontogenèse de l'intelligence et dont on voyait les traces manifestées chez l'adulte chaque fois qu'il ne mettait pas en œuvre les outils intellectuels les plus puissants qu'il possède. La théorie des registres de fonctionnement cognitif était ainsi fondée sur la prise en compte des propriétés intrinsèques de la conduite articulée avec la pluralité des modes de fonctionnement cognitif et leur cohérence interne (fonctionnement réflexe, sensori-moteur, figural, opératif concret, opératif formel plus ou moins complexe). On peut trouver le témoignage de cette démarche dans mon travail de thèse sur l'apprentissage du réglage de l'oscilloscope cathodique avec en particulier tout l'intérêt d'avoir utilisé à la base des enregistrements vidéos comme recueil des données brutes de manière précisément à inventer les catégories descriptives qui permettaient de révéler ce qui se passait pour le sujet, ces actions mentales aussi bien que les propriétés de l'appareil qu'il maîtrisait ou pas, donc les connaissances et les représentations telles qu'elles étaient immanentes aux propriétés de ses actions observables. Mais cette avancée par rapport à ce que je rejetais m'a progressivement paru insuffisante. Puisque pour avoir accès à l'inobservable qui m'intéressait : raisonnement, représentations, buts, etc ... je devais me cantonner à des supports riches en observables. Par ailleurs, dans le même temps, j'ai exploré l'univers de la psychothérapie et j'ai suivi une formation de psychothérapeute. Vu de cet endroit, il y avait tellement de choses que la personne (moi, les autres) pouvait dire, qu'il était difficile de deviner et même judicieux de le demander plutôt que de se livrer à des interprétations sauvages. Certes, l'univers de la psychothérapie tout entier confit dans les concepts d'inconscient, de catharsis émotionnelle, de symbolisations diverses était loin de l'étude de résolution de problème tel que la psychologie du travail ou l'ergonomie cognitive l'abordaient. Mais pour un psychologue déjà formé à la recherche, il y avait là des portes pour l'étude du fonctionnement cognitif non-conscient normal et pas seulement pathologique. De plus il y avait la certitude que le sujet pouvait dire des choses beaucoup plus détaillées et précises que ce que la psychologie cognitive de l'époque pensait possible. De là est né l'entretien d'explicitation dans la synthèse de techniques dont certaines sont nées sur le sol de la psychothérapie, mais qui n'appartiennent pas exclusivement à ce monde : le meilleur exemple étant celui de la mise en œuvre de la mémoire concrète, de la position de parole incarnée, du remplissement intuitif. Pour thématiser l'entretien d'explicitation, en formaliser les outils et les référents théoriques j'ai développé seul de nombreux concepts qui s'avèrent recouper les résultats de la phénoménologie d'Husserl.

Mais tout ce travail continuait à penser l'autre uniquement comme source d'information. Le fait de m'éloigner depuis trois ans la pratique de l'entretien au bénéfice d'une écriture d'explicitation descriptive, m'a conduit à me confronter à ma propre expérience comme source de données, à mon propre travail de me rapporter à moi-même comme pratique méthodologique rigoureuse et réglée. Suis-je alors parti hors de la recherche ? Hors de la démarche scientifique ? A supposer que ces dernières opinions soient vraies de la méthode mise en œuvre, il n'en reste pas moins que tout le travail de recherche engagé à l'heure actuelle sur le thème de la conscience, montre que pour qu'une théorie complète des activités cognitives soit développée il faut pouvoir coordonner les résultats de ce qui apparaît au sujet (son point de vue, en première personne) et ce que montrent les indicateurs comportementaux, neurophysiologiques ou statistique en troisième personne et auxquels le sujet ne saurait avoir accès sur le mode expérientiel. Si l'on veut intégrer ces deux points de vue, et je le rappelle aucune théorie ne sera complète qui n'aura pas intégré ces deux points de vue, alors il faut constituer des données sur le pôle de la première personne. Et comment les constituer autrement qu'à la mesure de ce dont un sujet peut prendre conscience ?

Peut-on étudier la conscience, sans prendre en compte ce dont le sujet est conscient ou dont il peut devenir conscient. Quelles que soient les critiques méthodologiques sur les limites et les inconvénients du recueil de données subjectives, la seule réponse est : «d'accord, c'est critiquable, mais nous devons apprendre à acquérir ce type de données». Si c'est critiquable, comment pouvons-nous faire mieux ?

Depuis un siècle chaque fois que l'on a conclu que c'était critiquable, on en a déduit qu'il fallait s'arrêter de le faire. Et en conséquence, lui substituer une méthode plus objective, plus contrôlée **même si elle n'apporte pas les données dont on aurait besoin.**

Mais nous sommes maintenant le dos au mur, puisque cette stratégie de fuite n'est plus possible. Il n'est plus possible de continuer à répondre en esquivant le problème, en faisant autre chose en réponse à ces critiques, mais de trouver le moyen de faire mieux. De toutes les manières, nous avons maintenant conscience que nous avons besoin de ces données, qu'il nous faut les constituer de manière satisfaisante en tant que données subjectives puisque c'est de ces informations dont nous avons besoin pour corrélérer les deux points de vue.

La seule réponse possible à toute critique méthodologique est de continuer à travailler dans la même direction en essayant de perfectionner la démarche. Il n'y a pas d'exemple où une communauté de chercheurs s'étant attaqué à un problème ne produise pas des inventions, des perfectionnements, des dépassements de naïveté initiale, à condition de choisir de continuer à y travailler plutôt que de fuir le problème en faisant autre chose.

La contribution qui suit essaie de clarifier ce qu'est le point de vue en première personne, ainsi que le point de vue en seconde personne et en troisième personne. Puis en ciblant principalement le point de vue en première personne, de voir ce qu'implique sa mise en œuvre pour

un chercheur, d'anticiper des naïvetés sur l'immédiateté apparente de la démarche, de décrire sommairement la complexité de la tâche de description et des questions de validations qui en découlent.

Des tabous et des ressources

Quelles ressources pour développer non plus une technique d'aide à la verbalisation comme je l'avais fait pour l'entretien d'explicitation, mais une psychologie de la subjectivité, non pas avec des catégories d'observateurs, mais avec des catégories d'expérimentateurs ?

En fait, j'étais depuis le début coincé par les messages éducatifs de ma formation universitaire : attention validité comportementale, restrictions sévères des interprétations, utilisation d'un échantillon multiple, plan d'expérience, traitements statistiques sophistiqués. Attention méfiez-vous, tout dans la recherche en psychologie est là pour vous tromper, pour vous abuser. Et le pire de tout : attention à l'introspection ! Ne vous rapportez pas à votre propre expérience, cela n'est pas scientifique, cela n'a aucun sens, aucune portée !

Faire de la recherche en psychologie, c'était être clivé par devoir.

Moi en tant que sujet, je dois, pour faire de la recherche, mettre de côté toutes mes expériences, tous mes vécus, ne pas confronter ce que dit la science psychologique à ce que je connais, à ce que je vis. Par exemple, pour pouvoir parler de logique naturelle il a fallu une levée de tabou qui a pris près de dix ans, et quand j'ai débuté dans la recherche en 1969, il était convenu que la genèse des opérations cognitive s'achevait à 14 ans avec l'accès au stade des opérations formelles selon Piaget. Oui mais que faire de ce que l'on observait dans la vie quotidienne, de ce que l'on constatait dans les apprentissages professionnels, de ce que l'on découvrait dans les étapes de la résolution de problème ! C'était alors des exceptions incroyables, que l'on nommait avec précautions, que l'on ne savait pas interpréter. Il y a eu dix ans d'élaboration du concept de pensée naturelle y compris en psychologie sociale. Mais le message de fond était bien celui des expérimentalistes, et tous le mouvement post-piagétien s'est fait sur la base d'une course à l'honorabilité méthodologique la plus stricte, même quand de fait on a pu s'apercevoir que cela n'ajoutait pas grand-chose aux données déjà obtenues.

Quelles ressources pour développer une psychologie de la subjectivité, une psychologie en première personne

1/ Une ressource fondamentale et prioritaire : les pratiques.

De façon informelle, mais organisée, toutes les pratiques effectives : formation, enseignement, développement personnel, entraînement sportif ou musical, examen de conscience, prière, méditation, psychothérapie, psychanalyse, toutes les approches du travail sur soi et avec soi sont développées à travers leur manière de faire des connaissances, des savoirs faire, qui sont largement en avance sur la recherche. La difficulté première est qu'elles ne sont pas formatées pour être saisies conceptuellement, elles n'ont pas pour objectif premier d'être intelligible de l'extérieur, mais de tenter de répondre

de manière créative et efficace à un besoin, à l'atteinte d'un but. En conséquences, pour les connaître il faut les pratiquer, s'y former expérimentalement, parce qu'il n'y a pas d'autres chemins que cette manière expérimentelle pour assimiler des savoirs qui ne sont pas formalisés et qui sont inscrit dans une pratique. Mais cette solution porte sa propre limite, car se former de façon expérimentelle ce n'est pas seulement acquérir du savoir, c'est se transformer, devenir un autre, et cet autre a-t-il encore la motivation pour parler de ce qu'il a maintenant assimilé ? Par exemple, comprendre le travail sur l'inconscient en faisant une thérapie, puis en ayant une pratique de thérapeute, conduit à assimiler de nouvelles connaissances, à maîtriser des outils, des savoirs faire, mais peut conduire à donner plus d'importance à la psychothérapie qu'à la formalisation des concepts inclus dans les pratiques. Le voyage vers l'appropriation des pratiques peut être à sens unique, sans retour vers la recherche, simplement par absorption dans la nouvelle activité qui peut même se révéler à certains comme plus adéquate à leur vocation. Pratiquer la méditation, bouddhiste ou pas, donne des outils pour faire attention à son monde intérieur de façon disciplinée et efficace, mais peut conduire à disqualifier tout intérêt pour la recherche scientifique. Apprendre des techniques d'aide au changement à travers des procédés aussi formellement établis que sont les modèles de la programmation neuro linguistique peut conduire à devenir un très bon praticien, mais aussi à ne pas voir que cette pratique dans son efficacité même pose de nombreux problèmes sur ce qui la fonde, sur la description effective de ce que l'on fait quand on pose ce type d'acte. Le développement de ces techniques d'intervention n'a quasiment pas alimenté de programme de recherche. Et quand c'est le cas, c'est le plus souvent dans le seul esprit d'établir une évaluation de son efficacité.

J'ai fait un tel voyage pour beaucoup de pratiques, et je sais maintenant qu'elles m'ont beaucoup inspiré. Cependant, elles ne contenaient pas de théorisation directement exploitable et je ne sais pas encore comment je ne me suis pas laissé complètement absorbé par l'une ou l'autre. Qu'est-ce qui fait que j'en suis revenu pour poursuivre le travail de recherche ? Je prends conscience que les transferts depuis les pratiques que j'ai assimilées, m'ont demandé de nombreuses années, souvent ces transferts s'opéraient en acte avant que j'en aie pris conscience et que je les nomme dans le travail d'auto explicitation formalisante que j'ai entrepris et qui a produit entre autres l'entretien d'explicitation. Certaines choses que j'ai développé, je ne suis pas capable de l'attribuer à une influence particulière, sinon globalement un intérêt pour la description du monde intérieur que l'on retrouve dans de nombreuses pratiques. Quelques fois c'est l'inverse, j'ai anticipé des sources qui auront plus tard pour fonction, non pas de me révéler quelque chose, mais de me confirmer dans mon cheminement. Par exemple, je ne prends conscience que maintenant que ce qui sous-tend l'idée de l'explicitation, c'est ce que je peux maintenant appeler a posteriori une psychologie phénoménologique. Au point qu'en les découvrant chez Husserl, je constate que je les ai déjà développé avant de le lire, que depuis longtemps avant de

connaître la phénoménologie je pratiquais la théorisation dans un style phénoménologique (la position de parole, l'activité réfléchissante, le ressouvenir et la présentification par exemple, les distinctions entre parler de x, penser à x, faire x).

2/ Ressources universitaires de la fin du 19^{ème} siècle.

Le second ensemble de ressources est déjà au format de la recherche, sauf qu'aucun d'entre nous n'a reçu une formation directe dans ce domaine. Il s'agit des travaux qui se sont orientés vers le point de vue en première et seconde personne à la fin du 19^{ème} siècle : introspection expérimentale systématique et la phénoménologie de Husserl.

Laquelle des deux est-elle la pire ?

- **L'introspection** n'a cessé de faire l'objet de critiques incessantes jusqu'à être réduite au silence total (Vermerch, 1996c, 1999a). Ces critiques étaient-elles fondées, justifiaient-elles cet abandon apparent ? Je dis apparent puisque l'introspection est revenue en force avec les questionnaires et les verbalisations. Seulement au lieu de s'intéresser à ce que fait le sujet pour répondre aux questions qu'on lui pose, on ne prend en compte que sa réponse qui elle est publique et donc scientifiquement utilisable ! Quelle hypocrisie !

En fait, l'introspection a donné des résultats consistants, reproduits par d'innombrables chercheurs avec des résultats stables. Mais les données étaient tellement à contre pied de ce à quoi on s'attendait qu'on a été débordé par les interrogations qu'elles apportaient. Les résultats étaient beaucoup trop fort pour les connaissances de l'époque !

De plus, ma critique, est que pour être méthodologiquement correcte ces recherches en sont restées au point de vue en seconde personne, c'est-à-dire à ce que d'autres que les expérimentateurs verbalisaient. Les chercheurs n'exploitaient pas leur propre expérience, et même quand ils étaient les sujets d'expérience pour leurs collègues, ils n'ont pas étudié les actes qu'ils accomplissaient pour produire ces descriptions. Ainsi, avec un bémol pour Titchener qui a entr'aperçu le problème, ils ne se sont pas servis de l'introspection pour étudier la pratique de l'introspection. Ils n'ont pas cru ou pas compris qu'il n'y avait de solution que dans l'auto référence de l'introspection à sa pratique : chaque objet d'étude étant en même temps l'instrument d'étude, et le perfectionnement des instruments passant par leur étude en tant qu'objet.

- La **phénoménologie** de Husserl était (est ?) fondamentalement hostile aux sciences empiriques et encore plus à la psychologie, que cet auteur n'a cessé de rejeter contre tout rapprochement possible pour défendre sa nouvelle discipline naissante.

Se servir de la phénoménologie pour élaborer une psychologie empirique, serait-elle une psycho phénoménologie est aller contre la volonté expresse de Husserl. Pourtant si l'on dissocie différents aspects il est possible de dire qu'il n'y a pas d'auteur plus proche de ce que je cherche à faire. Mais pour tenir ce point de vue, il faut éliminer ce qui dans ses positions tient en fait à l'histoire sociale et institutionnelle de la formation de la psychologie contre la philosophie en Allemagne (Vermerch, 1998c; Vermerch, 1998b). Il faut aussi distin-

guer la méthode phénoménologique dans sa pratique proprement dite du programme de recherche poursuivi par Husserl. Son programme est obstinément celui d'une recherche de fondation), et à partir de là d'une explicitation de la généalogie de la logique depuis ce qui échappe directement à la conscience réfléchie (le champ de pré donation), jusqu'aux actes logiques les plus élevés que l'on trouve dans la pratique scientifique comme la généralisation (Husserl, 1991, 1970) et (Husserl, 1957 (1929)). Il est clair que l'on peut avoir d'autres programmes de recherche que celui-là, toute recherche n'a pas besoin d'être fondationnelle. Si l'on prend en compte non pas les points de vue doctrinaux, ni si l'on cherche à suivre son programme de recherche, et que l'on va à la méthodologie, à la pratique de la description et de l'analyse phénoménologique), alors là il y a beaucoup d'indication utilisable, sur l'attention, sur le ressouvenir, la présentification, l'intuition, l'authenticité, etc.

J'en suis donc arrivé à vouloir développer une psychologie qui réintroduise une méthodologie qui fasse appel au point de vue en première personne, sans que cela puisse être exclusif des autres points de vue. Mais dans ce texte, je suis plus préoccupé de clarifier ce que peut être une méthodologie en première personne, que de fédérer les différents points de vue nécessairement complémentaire.

Présentation des différents points de vue.

Première définition des concepts de point de vue en première, seconde, troisième personne.

Le point de vue en première personne est celui qu'un sujet peut exprimer à partir de son propre point de vue, grammaticalement en Je. Ce point de vue est unique, en ce sens qu'il ne qualifie que celui qu'un sujet a par rapport à lui-même. On désigne par point de vue en seconde personne ce qu'une autre personne que moi exprime à partir de son point de vue. Je ne peux jamais rejoindre avec certitude l'expérience de l'autre telle qu'il l'a vécue, même si quelques fois la fusion empathique peut me donner ce sentiment.

Ce second point de vue est donc à la fois très proche du précédent puisque dans les deux cas il s'agit de l'expression d'un sujet par rapport à son point de vue propre. Il est alors tentant de les rassembler dans une dénomination générique «du point de vue en première personne». Mais ce faisant on tient une position de nulle part, on occulte le fait qu'il y a un sujet qui parle et que par rapport à lui, la première personne, c'est lui, et que tout ce qu'il vit et distinct dans son expérience directe de ce que les autres vivent, et que ce que vivent les autres est pour lui un point de vue en seconde personne auquel il n'a accès que par leurs manifestations verbales et non verbales. Dès que j'introduis la présence réelle d'un sujet qui s'exprime, par exemple moi qui écris en ce moment, le point de vue en première personne est le mien, il n'y en a pas d'autres pour moi, les autres points de vue sont ceux d'autres personnes que moi. Dès que j'introduis un intervenant, un médiateur, un chercheur, un entraîneur, un psychologue, le point de vue en première personne est celui de ce professionnel, et ce que dit son «client», «son informateur», «son sujet d'expérience ou

d'enquête» est un point de vue en seconde personne par rapport à lui qui écoute, analyse, et peut-être interviert.

Le point de vue en première personne, est un point de vue personnel, mais il peut s'exprimer suivant des domaines de verbalisation et des positions de parole très différentes. J'ai tendance, en référence aux recherches que je mène actuellement à privilégier la description du vécu, la description des actes cognitifs, le repérage des états –en particulier pour mieux cerner les émotions–, mais le point de vue en première personne peut porter sur l'expression d'opinions, de commentaires, de jugement, de croyances, de valeurs, de connaissances, de théories etc. De la même manière, l'expression peut se faire dans des positions de parole très diverses, elle peut, par exemple, se faire en relation avec une expérience vécue singulière, dans un authentique remplissement évocatif, dans une réelle présentification de ce dont on parle, mais il peut aussi se faire sur des modes mixtes, impurs, inauthentiques, dans des formulations non reliées au vécu, ce qu'Husserl appelle le mode vide, signifiant, purement conceptuel (Vermerisch, 1994, 1999b).

Réponses du sujet et point de vue en première personne :

Souvent le point de vue en première personne est attribué au fait que le sujet répond de manière différenciée à la présence ou l'absence de perception d'un stimulus (comme des mesures de seuils sensoriels en psychophysique), ou oui / non à une échelle d'évaluation cf. par exemple (Velmans, 1991). Certes, c'est bien le sujet qui répond, en ce sens on fait appel à la subjectivité, mais d'une part il s'agit d'un point de vue en seconde personne puisque ce n'est pas le chercheur qui répond mais son sujet, d'autre part la participation du sujet est réduite à sa plus simple expression, il ne lui est demandé qu'une réaction différenciée, dont la trace sera fondue dans un modèle statistique loin de toute expression directe du sujet sur son expérience.

Le point de vue en première et seconde personne n'est pas défini par le seul fait que ce soit le sujet qui répond, car alors toute la recherche expérimentale pourrait s'inscrire dans ce paradigme puisqu'on ne sait pas encore se passer des réponses d'un sujet pour faire de la psychologie.

Il est défini par le fait que ce qui est dit, déploie l'expérience vécue dans ses différences facettes, et inversement que les différentes facettes qui peuvent être exprimées se rapportent à une expérience effectivement vécue et donc par définition singulière. Le fait qu'un sujet exprime une théorie ou fait des commentaires sans se rapporter à une expérience vécue qui la documente n'est pas de la recherche du point de vue en première personne, pas plus qu'en seconde personne.

Il y a passage à la limite dans des vécus ponctuels de détection comme dans la mesure de seuils sensoriels, même s'il est toujours possible d'essayer de documenter dans le vécu de la personne à quoi elle reconnaît que c'est plus intense ou moins intense, chercher à susciter une verbalisation sur l'acte même de reconnaissance et d'évaluation d'un jugement perceptif élémentaire. En quelques sortes, tout ce qu'exprime un sujet, appartient à l'expression de ce sujet, mais faire de la recherche en suivant un

point de vue en première personne consiste à viser une expression qui porte sur le vécu et qui parte d'un vécu singulier. Ce qui s'oppose à cette définition est donc tout ce qu'un sujet peut exprimer d'un point de vue de nulle part, sans référence à lui-même et à son vécu.

Le point de vue en troisième personne est ainsi qualifié parce qu'il ne s'occupe pas directement de ce qu'un sujet peut dire de son expérience. Par exemple, dans la recherche que j'ai conduit sur l'apprentissage de l'oscilloscope cathodique, je n'ai pris en compte que des traces et des observables, je n'ai rien demandé au sujet sur ce qu'il vivait dans la situation, sur les connaissances qu'il utilisait, sur la manière dont il s'y prenait pour effectuer le réglage. Je répondais à ces questions à sa place, à partir de ce que je pouvais observer de son comportement et moyennant un cadre théorique piagétien qui donnait une interprétation argumentée de ce comportement, puisque le sens de ce que l'on observe ne se livre pas de lui-même. Ainsi la dimension subjective des raisonnements, des représentations, des connaissances, était reconstruite indépendamment de ce que tout sujet aurait pu en dire. Dans cet exemple, la dimension subjective de la cognition m'intéresse, elle est mon objet de recherche, mais je la documente uniquement par inférence à partir des traces et des observables. En règle générale, le point de vue en troisième personne s'inscrit dans un programme de recherche privilégiant l'étude de mécanismes ou de lois réputées inconscientes ou sub-personnelles, et donc a priori on préjuge que ce que le sujet pourrait dire n'a de toute manière aucun intérêt ou pertinence. Simultanément, il s'agit souvent de recherches qui privilégient un idéal de rigueur méthodologique, plus qu'un idéal de sens de ce qui est recueilli comme données. Au pire, se rajoute le fait que ces recherches en troisième personne s'inscrivent dans une perspective épistémologique pour laquelle la conscience, l'expérience subjective, est évaluée comme un épiphénomène, ou bien comme hors d'atteinte scientifique. La plupart du temps le point de vue en troisième personne est tenu implicitement, par défaut, plus que par conviction comme c'est le cas dans le béhaviorisme strict.

Les points de vue en première et seconde personne ont été de fait exclusif du point de vue en troisième personne et réciproquement. Le retour à la prise en compte de la verbalisation a produit une timide réapparition du point de vue en seconde personne. On voit bien dans le développement de la psychologie cognitive, que se priver totalement de ce que le sujet pouvait dire de sa propre expérience était intenable. Mais si l'on se fie à un ouvrage de référence comme la première édition publiée en 1984 de «Protocol Analysis : Verbal reports as data» (Ericsson & Simon, 1993) ce retour a été difficile. Les auteurs passent un temps considérable à établir la scientificité de ce qu'ils proposent et se limitent à la verbalisation concomitante : le célèbre «penser à haute voix» et à des techniques de questionnement très limitées. Et d'autre part ils sont muets sur le rapport du sujet qui parle à ce dont il parle, l'idée même des actes que ce sujet doit produire pour le faire, ou la position que le sujet a par rapport à ce «juste passé» sont systématiquement occultés.

Comme je l'aborderai dans la partie sur les questions de validation, la validation des points de vue en première et seconde personne doit nécessairement être étayée par une triangulation avec des données comportementales indépendantes, donc en troisième personne. Réciproquement, il s'avère impossible d'établir le sens des données en troisième personne sans se référer aux deux autres points de vue. Si cette référence n'est pas explicite dans les articles, elle y est omniprésente comme présupposés non formulés et allant de soi : soit que le chercheur y ait introduit implicitement son propre vécu comme source interprétative, soit que la subjectivité des auteurs de références produise une idéologie qui nous coupe de notre propre référence interne clairement explicitée.

Variations sur la pratique des points de vue en première et seconde personne.

Jusqu'à-là j'ai pris comme étant équivalent le point de vue en première personne et un mode de travail autonome, seul ; de même j'ai aussi assimilé point de vue en seconde personne comme nécessairement assisté par une médiation puisque le sujet n'est pas expert dans la description de son propre vécu.

Il est possible de pratiquer de nombreuses variantes de ces deux points de départ.

- *La médiation appliquée au chercheur en première personne.*

Ainsi, il est tout à fait possible pour un chercheur qui pratique une méthodologie en première personne de se faire assister par un interviewer, et par exemple de recueillir des données sur son vécu à l'aide de l'entretien d'explicitation, de techniques de PNL, du focusing, et bien d'autres. Dans le temps d'accès à sa propre expérience et son expression descriptive, il est assisté. Il peut encore dans cet esprit-là confronter sa description écrite autonome et la description produite avec assistance. Cependant, s'il peut se faire assister dans le temps de recueil des données, leur exploitation le reconduit à la position en première personne radicale dans la manière dont il se rapporte à la description de son vécu. Le travail en entretien, ou sous toute autre forme de médiation, va initialiser un processus de réflexion qui ne va pas stopper quand la situation interactive s'interrompt. Comment le chercheur va intégrer au fur et à mesure les nouveaux matériaux qui vont continuellement surgir ? On retrouve là toute la compétence que j'essaierai de détailler plus loin, du travail avec soi et sur soi.

- *Le groupe de co-chercheurs en première personne*

Ce que nous avons beaucoup pratiqué, à la fois dans le Groupe de Recherche sur l'Explicitation dans les séminaires d'été et dans le groupe de pratique phénoménologique, c'est le rassemblement autour d'un même thème de recherche, d'un groupe de personnes qui ont l'expérience de la recherche à des degrés divers et la pratique de l'explicitation ou/et de la description phénoménologique. Chaque personne est alors responsable de la description de sa propre expérience, tout en pouvant la confronter et la partager avec d'autres personnes dans le même rôle (modulo le statut de chacun, et son expérience, il ne faut pas être naïf sur les phénomènes de groupe).

Quand on veut s'assurer une bonne qualité d'indépendance des descriptions, chacune d'entre elle est écrite avant tout partage. L'intérêt de cette démarche n'est pas tant de chercher à corroborer une description par la manifestation de concordances obtenues de manière indépendante, que de faire surgir la variété des manières de vivre une expérience objectivement décrite comme identique pour tous. Non seulement des différences de modes de représentations, des différences de focalisation attentionnelle apparaissent entre les personnes, ce qui permet de ne pas passer à une généralisation sur la base de sa seule expérience, mais c'est l'occasion de découvrir que là où cela nous paraît aller de soi, l'autre peut n'avoir aucune expérience. A posteriori, la découverte de l'expérience des autres peut quelquefois faire découvrir une direction d'attention que l'on ne savait pas pouvoir explorer, et l'on découvre après coup que cette facette de l'expérience existe chez moi aussi, mais quelquefois ce n'est pas le cas. Ce qui paraissait universellement partagé d'office se découvre comme une possibilité inégalement partagée.

Ce mode de travail en groupe de co-chercheurs a l'immense intérêt de mettre en évidence des faiblesses inhérentes à l'approche en première personne sur deux points en particulier :

. Quand l'expérience de l'autre est trop loin de ce qu'un participant connaît (en référence à sa propre expérience) ou même de ce qu'il peut imaginer, souvent la réponse initiale, forte, irrépressible, quasiment pulsionnelle est d'en nier la possibilité, de rejeter même le fait de son existence, quitte à imaginer que l'autre ment, se ment à lui-même, n'est pas honnête dans sa manière de faire l'expérience etc. (ces énoncés ne traitent pas d'événements imaginaires, mais de faits vécus dans ces groupes). La différence de l'autre suscite des réponses réactionnelles passionnelles, comme si sa propre existence était menacée par la différence, comme si le fait que l'autre fonctionne différemment, menaçait l'identité. Dans ces cas-là, nous avons souvent constaté des scénarios où deux personnes face à face se clament à la figure ce que **doit être l'expérience**, et la seule issue est la médiation d'un autre membre d'un groupe qui interrompt le face à face direct pour le remplacer par la verbalisation séparée de chaque vécu. Dans ces cas, seule une personne jouant le rôle de médiateur / régulateur du groupe permet d'avancer. On peut ainsi constater qu'un des obstacles puissants au développement d'une recherche en première personne est le refus de la différence, ou l'attachement à son propre point de vue comme étant la seule expérience possible. On voit aussi qu'il y a une grande différence entre la pensée qui accepte le principe de la différence et la réaction personnelle réactive, émotionnelle, à l'apparition de la différence. En effet, dans un premier temps le plus souvent, la différence n'est pas vécue comme position de différence à partir de laquelle je peux envisager un accroissement de la variété des descriptions, mais plus comme une provocation personnelle directe vécue sans distance.

Il est intéressant d'envisager le cas particulier de deux descriptions contradictoires.

. Quand deux descriptions contradictoires d'une même expérience sont affirmées, par exemple : c'est instantané contre c'est relativement lent ; j'ai deux émotions en même temps versus il n'est pas possible d'avoir deux émotions en même temps ; l'expérience du Je est sans cesse morcelée / l'expérience du je s'inscrit dans une continuité ; je perçois une suite, une rétention de l'odeur / il n'y a pas d'impression rétionnelle de l'odeur ; je fais l'expérience des qualités de la temporalité versus je n'ai aucune expérience de cela dans mon vécu ... Dans ces cas d'affirmations contradictoires frontales, il s'est avéré la plupart du temps impossible de s'en sortir au moment même, impossible de vérifier si les critères sont les mêmes ou sont subtilement décalés, impossible de vérifier si la position d'observateur est la même et que la différence ne provient pas d'un présupposé implicitement affirmé. Cela n'a été dans les meilleurs cas que beaucoup plus tard, que l'un ou l'autre lâche son affirmation pour évaluer les termes de la description qu'il avait produit : j'affirme que c'est instantané, comment critérier cette propriété ? Ce faisant, je peux découvrir différentes choses : le terme que j'ai utilisé s'est présenté comme un prêt-à-penser, et sa formulation n'a pas vraiment fait l'objet d'une appréciation de son adéquation à mon expérience ; ou bien que la formulation qui serait juste est difficile à trouver. Avec plus de recul, on peut évaluer que la description d'impression de durée ou de vitesse est difficile, qu'elle est aussi relative que la sensation de froid ou de chaud en fonction de la température qui précédait le moment où l'on a plongé les mains dans un baquet à température constante.

Ces descriptions contradictoires font donc ressortir les problèmes de description, l'envahissement de formules toutes faites familières dont on n'a pas pris le temps de vérifier l'authenticité, de critères des jugements présents dans la description et non clairement explicités, la présence inaperçue de présupposés affirmés avec force et auxquels ma vie semblent liée ! La manière d'apprendre à gérer les descriptions contradictoires dans un groupe de co chercheurs est probablement la plus grande difficulté méthodologique que l'on rencontre dans les recherches en première personne. Mais ces difficultés quand on commence à les mettre à jour, à les cerner dans le détail, montrent à la fois où se situent les problèmes de description, et les moyens de contenir, de prévenir ces problèmes pour une meilleure production de données. Ce qui à l'heure actuelle peut apparaître comme des problèmes sauvages, difficiles à résoudre dans ces premiers essais, si nous les abordons dans l'esprit où de toute façon il nous faut apprendre à les dépasser, à y remédier (et non pas à renoncer en allant faire autre chose) a le mérite au contraire de pointer nettement vers les premières couches de difficultés que l'on résoudra en particulier par la mise en place systématique d'une fonction de médiateur des subjectivités *co présentes*. - *les variations de position (aussi bien pour le point de vue en première qu'en seconde personne)*.

Ce qui a déjà été beaucoup utilisé dans la recherche c'est ce que j'appellerai : **la première personne de substitution**. Il s'agit de demander à une autre per-

sonne, comparable sous quelque critère que ce soit à celle qui est étudiée, de s'exprimer comme si elle était à sa place, ou par exemple de dire ce qui se passe pour cette personne en référence à sa propre expérience. (Nisbett & Wilson, 1977) par exemple, utilisent des observateurs d'une situation de psychologie sociale où le sujet est manipulé à son insu, pour comparer ce qu'ils disent de ce qu'il se passe pour le sujet et ce que le sujet dira en verbalisation introspective. Ils s'en servent pour montrer que les deux disent la même chose et de manière également inexacte et incomplète, d'où ils en déduisent que l'introspection n'existe pas. Sauf que les seules questions qu'ils ont posées ne sont précisément pas des demandes de description mais des demandes d'explication, ce qui ne permet pas de conclure sur l'introspection des sujets, mais sur leurs connaissances naïves et spontanées en matières de causalité. Dans le travail fait dans le domaine de la conduite d'installation nucléaire au simulateur conduit dans le cadre de l'IPSN (Jeffroy, Theureau, & Vermersch, 1998) nous avons demandé à un expert de visionner les enregistrements d'une situation de conduite et de se mettre à la place de l'opérateur pour nous dire, selon lui, qu'est ce que faisait cet opérateur, qu'est-ce qui le motivait à choisir telle action ou telle autre etc ... Mais de fait, le résultat a été plutôt décevant, et a été surtout utile pour clarifier l'intelligibilité des aspects techniques de la conduite, et très peu sur ce que l'opérateur pouvait avoir en tête.

Dans le domaine thérapeutique, ce jeu de déplacement de rôle est bien connu, depuis le travail de Moreno, ou le travail de gestalt inventé par F. Perls où le sujet change de fauteuil (la hot chair) pour s'exprimer à la place d'une partie de lui-même, à la place d'un symptôme, à la place d'une autre personne etc ... Dilts, a multiplié ce genre de déplacement de position intérieure. Par exemple, le travail d'aide au changement utilisant une grille de neuf position en carré. Le sujet est au centre, là où il a son problème, dans le présent. La ligne de places qui est devant lui représente des positions dans l'avenir, celle derrière des positions du passé. La colonne sur laquelle il est, représente des places où il s'est situé (comme enfant par exemple, derrière lui), où il se situera dans l'avenir où se situe son changement. La colonne à sa gauche représente sa propre position d'observateur distancié de lui-même. Ainsi, il peut prendre la position en arrière à gauche pour observer ce qu'il est maintenant tel que l'enfant qu'il a été (à un âge donné) le verrait en prenant du recul comme s'il regardait un adulte qu'il ne connaît pas. La ligne à droite représente les places appartenant à d'autres personnes que lui : par exemple il peut dans la ligne du présent positionnée à sa droite un parent, un proche, une personne de son monde professionnel suivant la pertinence de son problème, pour découvrir comment cette personne le voit dans sa situation actuelle (en fait, bien sûr, comment lui se voit, quand il se représente être à la place de cette personne et quand il imagine se voir, considérer son problème, telle qu'il imagine que cette personne le voit ou le verrait). L'efficacité thérapeutique de ce genre de travail est remarquable, et ce type de technique fait partie de la formation de base de tous les psychothérapeutes qui mobilisent des techniques d'aide active (cela exclut donc les psychanalystes orthodoxes). Une des choses des plus fascinantes que ce type de déplacement de point de vue par rapport à soi-même produit, provient précisément du rapprochement de parties de soi-même qui habituellement ne se rencontrent pas dans un même présent, et cette rencontre engendre des informations sur les ressources que le sujet possède mais qui apparaissent nouvelles dans leur rapprochement conscient. Le modèle husser-

lien de l'attention, prévoit que le changement de direction de visée produit des découvertes, fait ressortir des thèmes de l'arrière plan, son modèle est basé sur l'image d'un rayon attentionnel qui part toujours du Je et vise une focalisation, un objet parmi d'autres. En fait dans ces déplacements de point de vue que j'évoque ici, ce n'est pas la visée du rayon attentionnel qui est modifiée, mais plutôt le Je à partir duquel il émane, et il est précisément possible de jouer intérieurement avec ces positions.

Il m'est difficile ici de m'étendre sur le foisonnement de techniques thérapeutiques basées sur la découverte d'une situation à travers un changement de point de vue où l'on guide le sujet à se découvrir à partir d'autres positions que de fait il possède en lui. Dans ce que je suis en train de suivre comme fil conducteur, je voulais simplement évoquer des variations possibles d'exploration des positions en première personne. La constante de ce mode d'exploration est la nécessité d'une médiation qui réalise un guidage attentif d'une position vers une autre. A ma connaissance, ces possibilités n'ont pas été utilisées dans le cadre de la recherche. Mais le fait qu'elles soient possibles et qu'elles aient été activement expérimentées est une mine de données sur la phénoménologie du moi, et des parties de soi-même, de l'altérité à soi-même etc ...

Interprétation épistémologique et méthodologique de la première personne.

Reprenons le fil du point de vue en première personne seul. Comme je l'ai indiqué précédemment il peut être entendu d'un point de vue épistémologique comme recouvrant toutes les démarches sollicitant l'expression du sujet sur sa propre expérience, qu'elle soit le fait de celui qui fait la recherche ou de ceux qui lui servent d'informateurs. Plus radicalement, d'un point de vue méthodologique, le point de vue en première personne est celui du chercheur.

Je veux maintenant explorer cette position radicale, et ainsi préciser un certain nombre de points pour pouvoir mieux promouvoir et défendre la cohérence, la nécessité de recherches radicalement en première personne.

Je me situe bien ici dans le cadre de la recherche, de l'essai de produire des connaissances nouvelles et de les valider, d'en rendre possible la validation. Dans ce cadre, il faut donner sa place exacte au chercheur. Dans une recherche qui utilise le point de vue en première personne, cette personne, il n'y en a directement qu'une : le chercheur lui-même. En ce sens, pris au de manière stricte, la recherche selon un point de vue en première personne est celle qu'un chercheur conduit en saisissant, décrivant, analysant son propre vécu. Mener des interviews, recueillir les descriptions d'autres que lui, c'est mener une recherche avec des données en seconde personne. Dans ce dernier cas, l'expert en matière de recherche est bien le chercheur lui-même, et il y a une division du travail entre un sujet qui s'exprime sur son vécu (souvent à ce moment-là avec la médiation d'une technique d'interview, pour accompagner et aider le sujet dans l'exploration de son vécu) et un sujet qui recueille et traitera ces données dans le cadre de son activité professionnelle de chercheur.

- Que même dans des recherches en seconde personne, basées sur des informateurs, le point de vue en première personne du chercheur reste indispensable et fondateur.

Il y a donc une division du travail entre chercheur et «informateurs». Quand il y a ainsi division du travail, les données recueillies le sont donc en deuxième personne, mais où est le chercheur en tant que personne dans ce dispositif ? Est-il possible de travailler sur le développement d'un programme de recherche portant sur la dimension expérientielle subjective en laissant la subjectivité du chercheur hors du dispositif ? De mon point de vue, une seule démarche est véritablement cohérente : accompagner tout dispositif de recherche sur la psychologie de la subjectivité, de l'explicitation du point de vue du chercheur relativement à sa propre expérience. S'il ne le fait pas de façon formelle, il le fera de façon implicite, non intégrée à l'analyse des données et donc non questionnée.

Cependant, dans mon expérience personnelle actuelle, je prends conscience que j'ai de grandes difficultés à m'accorder à ce programme. Presque automatiquement, je démarre un travail par la saisie conceptuelle, par la lecture des travaux expérimentaux publiés, et ce faisant je m'oublie, j'oublie la référence possible à ma propre expérience et la nécessité de la constituer. Par exemple, récemment j'ai eu l'occasion dans le cadre du travail sur la modélisation de la conduite d'installation industrielle de prendre pour thème : la conscience globale de l'installation, de son état, de son fonctionnement en cours, de ce que les anglos-saxons nomment la «situationnal awareness». Ayant recueilli différents aspects permettant de définir ce concept, je me suis brutalement rendu compte que si je me rapportais à ma propre expérience, je ne savais pas exactement à quel vécu, à quelle signification incarnée pour moi cela renvoyait. Comment travailler avec un concept supposé décrire un aspect subjectif du vécu des agents de conduite, et ne pas savoir m'y référer dans ma propre expérience ? Ou plus, découvrir qu'il n'y a pas de remplissement de sens digne d'être rapporté. Des concepts, oui : globalité syncrétique, holiste, systémique, synthétique, articulation des parties, notion de totalité et de totalisation etc ... De la référence expérientielle, non. Manifestement, le travail que je n'ai pas encore accompli est de prendre le temps d'opérer une activité réfléchissante, c'est-à-dire de suspendre mon activité pour prendre le temps de laisser venir des expériences singulières par rapport auxquelles ce type de concept a pu faire sens, et expliciter sur la base de la präsensification authentique de ces expériences la description des vécus à partir de laquelle je pourrais peut-être découvrir ce que cela a comme sens pour moi de parler de conscience globale. Peut-être pourrais-je à partir de là imaginer de nouvelles questions à poser aux agents pour mieux comprendre leur appréhension éventuelle d'une forme de globalité qui n'est pas directement documentée pour le moment, ou simplement tourner l'attention des agents de conduite de telle manière qu'il me verbalise des vécus qui pourront documenter le type de conscience globale qu'ils peuvent expérencier, pour autant que cette catégorie conserve son sens à la lumière de l'analyse en première personne. En fait, je trouve rétrospectivement qu'il est facile de **penser** le point de vue en première personne, mais une bonne partie de ma formation me

conduit spontanément à oublier de mettre en œuvre ce point de vue de façon instrumentale. Autre exemple, je dois faire un article sur les différentes conduites sur l'utilisation des directions de regards comme indicateurs de processus cognitifs différenciés (ne pas confondre avec l'utilisation des mouvements des yeux comme indicateurs des localisations de prises d'information). Je me suis rendu compte qu'il m'était facile d'évoquer mon expérience d'observateur de ces mouvements des yeux chez une personne que j'interview, mais que je n'avais pas beaucoup décrit, pris en compte mon expérience de sujet dont les directions de regard se modifient suivant le type d'activité cognitive qu'il mobilise. Plus, je prends conscience que dans la centaine de références que j'ai lues, qu'elles soient issues de la pnl ou d'autres (de nombreuses lignes de recherche indépendantes de la pnl existent sur ce sujet) jamais je n'ai trouvé un témoignage en première personne, mais au mieux en seconde personne seulement, et encore portant uniquement sur l'expression de l'activité en cours et rien sur l'expérience intime de la corrélation entre la direction du regard et le fonctionnement cognitif. Qu'est-ce cela aurait apporté de le faire ? Je ne sais pas répondre directement, dans la mesure où le travail reste à faire. Cependant on peut imaginer que la validation des relations postulées entre direction de regard et type d'activité aurait pu être aussi basée sur le témoignage de ceux qui le postulent en relation avec leur propre vécu. Peut-être des nuances de direction de regard, ou de type de mouvements des yeux apparaîtraient-elles ? Dans la ligne de ce que je suis en train d'exprimer, je trouve que c'est un bel exemple de clivage que les développeurs de la pnl, discipline visant la «structure de l'expérience subjective»(Dilts, Grinder, Bandler, & DeLozier, 1980), soient restés à l'écart de leur propre expérience personnelle et que leur présentation se fait toujours en référence à l'expérience des autres, à partir de matériaux en seconde personne.

Il est étonnant de se poser la question à propos de chaque thème de recherche déjà travaillé ou nouveau, ai-je développé un point de vue en première personne à ce sujet ? Me suis-je rapporté de manière authentique (dans une position de parole incarnée) à des vécus singuliers qui me feraient apparaître le sens que tel thème a pour moi, le détail des vécus auxquels cela peut renvoyer ? Cela change profondément la vision de ce que peut être l'activité de recherche pour moi et introduit une cohérence interne qui demande à être renforcée et être rendue plus présente.

Je rappelle, que je n'exprime pas ces appréciations pour exclure les autres types de données, mais pour affirmer le devoir, la nécessité qu'il y a pour chaque thème de recherche de vérifier, voire d'établir si ce n'est pas encore le cas mon point de vue rapporté à ce que je peux en expérencier.

- *Les compétences du chercheur en première personne à la fois pratiquant et chercheur.*

Si le point de vue en première personne est strictement celui du chercheur relativement à la description de son propre vécu, il est intéressant de détailler ce qui fait sa compétence, quitte à anticiper un peu sur les développements à venir relativement à l'examen des difficultés à se rapporter à sa propre expérience.

L'idée de base est que pour pouvoir se rapporter à sa propre expérience, la décrire avec précision et fidélité, il faut faire l'apprentissage de ces gestes cognitifs d'évocation, de réfléchissement, de maintenir en prise, d'appréciation de l'authenticité de l'évocation, du degré de précision de l'évidence et de sa non-confusion avec le savoir etc. Il faut en acquérir une expertise que nous n'avons pas spontanément (modulo les différences individuelles, et les influences éducatives qui jouent le rôle de pré apprentissage).

Pour un chercheur, mener des recherches en première personne, c'est donc devenir lui-même une personne qui sait prendre conscience de sa propre expérience, la décrire, la réfléchir. Si je prends une métaphore, je dirais que le chercheur est dans ce cas dans la même situation qu'un chanteur. Il est lui-même l'instrument qui produit le son. Il est à la fois le moyen, l'acteur, et le produit. Cela veut dire qu'il ne peut faire de la musique qu'en se changeant, en se transformant pour devenir par apprentissage, l'instrument. On sait que pour un chanteur se construire comme instrument de musique peut prendre facilement une dizaine d'années d'exercice. Le point sur lequel je souhaite insister est que pour développer des recherches dans un point de vue en première personne, le chercheur doit être un **pratiquant expert de l'explicitation de sa propre expérience**, il doit apprendre à chanter n'est-ce pas ? Et cette expertise ne s'acquiert qu'en devenant l'instrument de recherche par l'exercice.

Cependant, il ne faudrait pas à partir de cette conclusion valider la conclusion inverse, qui s'énoncerait comme le fait qu'un pratiquant est compétent pour faire de la recherche scientifique dans le domaine de la subjectivité. Qu'est-ce que ce serait d'être un pratiquant ? Celui qui a la pratique de se rapporter à son propre vécu, qui a appris à le faire, qui s'y exerce. Par exemple, on pourrait penser qu'une personne suivant une psychothérapie, une psychanalyse, apprenant à mettre en œuvre des techniques d'examen de soi-même comme la programmation neuro linguistique, ou comme le focusing, est une personne qui est devenu un pratiquant expert dans l'activité qui consiste à se rapporter à sa propre expérience vécue. Et cela me semble juste. Encore plus, si cette personne, de la position de client est devenue elle-même un praticien, psychothérapeute, ou accompagnateur. Ces personnes, ces pratiquants et praticiens sont-elles des chercheurs scientifiques en matière de subjectivité ? Non, je ne le crois pas. Leurs difficultés à formaliser leurs pratiques, à écrire sur leurs activités, montrent bien qu'elles n'ont pas développé les compétences complémentaires qui font le chercheur, l'intérêt épistémologique pour construire des connaissances nouvelles plutôt que de simplement les vivre et obtenir des résultats. Pour avoir moi-même fréquenté le monde de la psychothérapie par exemple, je peux témoigner que ces praticiens sont rarement prêts, ou intéressés, à mener un programme de recherche. Et quand cela est le cas, c'est qu'ils sont en thèse et sont devenus des praticiens chercheurs pour pouvoir accomplir un travail de recherche institutionnel. Être pratiquant ne suffit pas pour faire un chercheur en première personne, par contre l'inverse me paraît obligatoire, un chercheur dans ce domaine doit être devenu un pratiquant expert.

Depuis une dizaine d'années, une autre réponse apparaît en particulier en relation avec une autre communauté de pratiquant, celle des personnes engagées dans le bouddhisme, dont une des caractéristiques communes à quasiment toutes les écoles est d'insister sur la pratique disciplinée de la méditation. Au titre du fait qu'ils sont des pratiquants, qu'ils s'exercent assidûment à discipliner leur attention et à examiner leur mental et leurs émotions, il est apparu pour nombre d'auteurs (Varela, Thompson, & Rosch, 1993), (Pickering, 1997), ainsi que de nombreux articles dans le *Journal of Consciousness Studies*, et le mouvement va se développant, que la pratique de la méditation serait la porte conduisant à un examen discipliné de la subjectivité dans le sens où là résiderait la réponse pour le développement d'une science de la subjectivité. Il y a là un amalgame problématique, particulièrement bien mis en évidence par le fait que ceux qui sont les promoteurs de cette idée qui semble plein de bon sens, n'ont pas vraiment produit de données nouvelles. Pourquoi ? Parce qu'être un pratiquant, même expert,

dans l'examen attentif de son monde intérieur n'est pas suffisant pour produire un programme de recherche, un intérêt de recherche, une compétence de chercheur. Il y a une confusion entre une expertise pratique et la compétence nécessaire à l'activité de chercheur scientifique, comme pour la pratique psychothérapeutique. Les méditants bouddhistes ne sont pas plus prêts à faire de la recherche que des psychothérapeutes, ou tout autant.

On pourrait rajouter sur cette liste, toutes les pratiques qui demandent de se rapporter à soi-même de façon précise et disciplinée, comme un pianiste professionnel travaillant jour après jour sa technique, ou un entraîneur coachant des sportifs. J'ai beaucoup fréquenté des gens ayant des intérêts dans la spiritualité et qui sont très proches de leur monde intérieur, je n'ai jamais observé que cela leur donnait la motivation ou la compétence pour conduire un programme de recherche, même quand ils étaient par ailleurs des scientifiques dans des disciplines autres que la psychologie.

Les pratiquants, comme les praticiens, poursuivent des activités qui ont leur propre motivation et qui peuvent se révéler antagoniste avec toute recherche d'objectivation propre à la démarche de construction de connaissances scientifiques. Les pratiquants ont leurs propres buts dont l'accomplissement fait apparaître les buts de la recherche comme secondaires et sans intérêt, voire gratuit ou source d'une perte de temps. La voie de la recherche scientifique n'est pas la seule suivant laquelle on peut investir une motivation forte et satisfaisante. Si je défends ici l'originalité de la recherche, ce n'est cependant pas pour la situer comme la seule importante ou valable, elle n'est qu'une des options possibles de choix de vie. Ce que je cherche à faire c'est de désamalgamer proprement les compétences de pratiquant et de chercheur, pour mieux mettre en évidence ce que nécessite la position de chercheur.

En schématisant, on peut dire que soit on est ni pratiquant, ni chercheur, ce qui n'empêche que l'on peut participer à une recherche comme informateur à condition que l'on soit cependant déjà un peu ouvert à l'évocation et la l'observation de soi-même. Si l'on est pratiquant, mais, sans formation de chercheur, on peut être «informateur expert» qui, s'il accepte de s'y prêter, peut apporter son concours aux objectifs programmés par le chercheur. Si l'on est chercheur mais que l'on n'a pas une formation de pratiquant, la recherche en première personne est radicalement impossible. Un programme de recherche intégrant réellement un point de vue en première personne ne peut être réalisé que par quelqu'un ayant acquis la compétence de chercheur **et** celle de pratiquant.

Auto-référence de la psychologie en première personne.

Il est alors intéressant de déployer plus en détail les compétences mobilisées par le chercheur-pratiquant. Avec cette base épistémologique fondamentale que d'une part, toute recherche en première personne est constitutivement en auto-référence, puisque le chercheur se base sur sa propre activité subjective de chercheur visant sa propre activité subjective de sujet. D'autre part, elle est en rétro-référence à elle-même dans ses résultats, puisque ce qu'elle vise comme objet

d'étude, ne peut l'être qu'en mobilisant à titre d'instrument ce qu'elle étudie, et que le perfectionnement de la méthodologie ne peut dès lors provenir que d'une sur-réflexion qui se donne comme objet la subjectivité du chercheur en train de conduire cette recherche.

Je distingue ici auto-référence et rétro-référence, c'est en partie un artifice de présentation, puisque tout auto-référence ne peut se faire que lorsque la référence est constituée et de ce fait est déjà peu ou prou une rétro-référence (une référence à un passé). L'auto-référence est ici ainsi désignée pour relier auto et le fait que le sujet se réfère à lui-même, alors que la rétro-référence, implique non plus seulement une ou des personnes mais une discipline qui se constitue dans le troisième monde et n'est pas plus dépendant des personnes qui l'ont produites que toute autre constitution scientifique.

L'auto-référence du chercheur à lui-même, au sens de sa propre subjectivité peut se décliner en plusieurs facettes qu'il est intéressant de distinguer :

1/ Auto-référence des données : les données sont issues de l'expérience du chercheur.

Le chercheur se rapporte à sa propre expérience, les données de base sur lesquelles il va travailler sont ancrées dans son propre vécu, par exemple le vécu émotionnel que j'ai publié dans *Expliciter* (Vermersch, 1999b), ou les exemples d'éveil du Je dans l'écoute d'un son de mobylette (Vermersch, 1999c). Le chercheur est producteur de données, et ces données sont issues de ce qu'il a effectivement vécu. Cela semble simple au premier abord, mais ce qui se rajoute à cela c'est toute la compétence externe d'un chercheur à délimiter son objet d'étude en fonction d'un programme de recherche réfléchi, à chercher à le saisir suivant telle ou telle stratégie de recherche (provoquer le vécu en en créant délibérément les conditions, chercher à susciter des contrastes, avoir un projet d'enquête en relevant les occurrences d'un vécu que l'on cherche à étudier etc) cf. la partie sur les stratégies de recherche (Vermersch, 1996b; Vermersch, 1998d).

2/ Auto-référence instrumentale pour accéder, maintenir-en-prise, explorer, décrire le vécu : le chercheur développe des gestes instrumentaux experts.

Le chercheur se rapporte à sa propre expérience avec sa compétence instrumentale, puisque l'instrument de recherche sous quasiment toutes ses formes est les gestes cognitifs, la manière de se rapporter à soi-même, de s'évaluer, sur sa compétence à décrire des vécus. C'est bien là le lieu où la comparaison avec le chanteur est forte, non pas que l'organe phonatoire manque au chanteur, mais cette organe doit être exercé, développé, jusqu'à devenir profondément autre que ce qu'il était. Simplement avec un chanteur qui se prétendrait chanteur alors qu'il ne s'est pas formé, la simple écoute de ce qu'il chante permet de détecter l'absence de formation. Avec les compétences instrumentales de la démarche en première personne, cela semble invisible, ou masqué par l'appréciation selon laquelle finalement il n'y avait pas grand-chose à dire, ou bien c'est impossible car trop sédimenté. Alors que la conclusion juste serait : pas encore formé, production de novice qui ne se rend même pas compte qu'il ne sait pas faire ! Et pour cause, puisque nous n'avons quasiment pas d'éducation sur ce

point et que contrairement à la musique qui en même temps qu'elle se donne à entendre en révélant immédiatement les limites des qualités techniques et musicales de l'interprète, permet de vérifier sur la partition l'adéquation de l'interprétation au texte. Cependant, pour un praticien expérimenté, la compétence de celui qui parle se laisse assez aisément deviner, mais il n'est pas sûr que l'autre veuille ou soit prêt à entendre qu'il ne sait pas se rapporter à lui-même, alors qu'une exécution musicale maladroite apparaît aisément aux oreilles de toutes personnes présente, comme ... une exécution. Ce qui est remarquable chez Husserl, c'est qu'il est toujours en première personne, on pourrait dire de lui ce qu'il dit de James : esprit original, libre, indépendant, **courageusement en première personne**, bien sûr il ne fait pas que cela, il théorise aussi, mais le fil conducteur de ses analyses descriptives est en première personne. Alors qu'une des limites qui m'apparaît maintenant du travail de l'introspection expérimentale systématique est qu'elle est toujours en seconde personne uniquement, elle attend de l'autre uniquement la source de l'information, elle ne se donne pas le droit de se référer au point de vue en première personne au sens fort.

3/ Auto-surveillance instrumentale sur l'authenticité de l'évocation, de la donation, de la description.

Un troisième niveau de description apparaît immédiatement dans la corrélation entre le produit (la description) et l'activité instrumentale qui en permet la production : l'auto-contrôle de l'un et de l'autre. Le chercheur se rapporte à ses activités instrumentales sur le mode de la surveillance, de l'évaluation, de la reprise, de la recherche du respect des critères de qualité dont il goûte la présence ou l'écart, il exerce une instrumentation de même nature que la précédente (il s'agit de gestes cognitifs) mais d'un niveau méta par rapport au précédent.

C'est un point qui est extraordinairement présent chez le pratiquant qu'est Husserl : passer du vague de la donation initiale d'un vécu utilisé à titre de support exemplaire, à une donation intuitive plus pure (éliminant les éléments signifiants parasites) et plus claire ; apprécier le caractère de l'évidence adéquate en repassant soigneusement chacune des étapes par laquelle on y a abouti ; évaluer chaque description à l'aune du respect de la traduction du vécu dans le vocable choisit etc .

Cet apprentissage des gestes de la surveillance et de l'appréciation de ses propres démarches permet aussi de souligner le rôle du rapport à soi-même dans la recherche, même quand elle ne porte pas directement sur ses propres vécus. Ainsi, dans le travail sur les données vidéos relatives à la conduite en situation accidentelle (Vermersch, 1998a), j'avais mis l'insistance dans la méthodologie sur le fait que ce qui était recherché c'était les ruptures d'intelligibilité, afin de pouvoir travailler sur la compréhension de ce qui se passait. Dans ce cas, j'avais montré que le respect du critère est porté par le chercheur, pas par le matériel visionné. C'est parce que le chercheur est présent à lui-même, et qu'il détecte une non-compréhension, qu'il arrête la vidéo et revient sur la séquence. L'instrument de détection c'est l'écoute de sa propre subjectivité. Probablement c'est un repère que l'on peut généraliser. Derrière chaque instrument, chaque grille de repérage, ce qui est déterminant dans sa mise en œuvre, c'est le rapport du sujet à lui-même, la qualité de la présence à ce qui se passe non pas seulement sur l'objet qu'il vise, mais de la manière dont il en est affecté (affecté, n'est pas pris ici à un sens émotionnel au premier chef). Et c'est l'accueil et la reconnaissance de cette affection qui lui permet d'appliquer de manière précise et sensible l'instrument qu'il utilise. Par exemple, l'écoute de l'autre n'est pas seulement l'écoute de ce

qu'il dit et qu'il montre, et son identification à travers différentes grilles de repérage, mais simultanément, «l'écoute» en un sens qui n'est plus directement auditif, mais attentionnel, de comment cela m'affecte.

4/ *Auto-référence théorique, catégorielle.*

Ces différentes auto-références que je viens de commencer à détailler, ce font toujours sur le fond de la culture scientifique, théorique, méthodologique du chercheur, dont on sait qu'il ne peut y échapper et s'en rendre libre pour avoir une écoute, une description libre de toutes catégories déjà établies. Cela se retrouve de manière positive et limitante dans la technique qu'il déploie pour mettre en forme son objet d'étude, j'ai longuement abordé ce thème en 1966 (Vermersch, 1996a), mais aussi dans les filtres descriptifs qu'il a appris à utiliser (cf. le travail actuel sur la description des vécus émotionnels). En fait ce point peut-être le lieu d'une critique radicale qui prévient que toute recherche descriptive est vouée à l'échec d'être déjà piégée par le langage qu'elle utilise comme porteur d'une pré catégorisation qui l'y enferme. Cependant si cette critique était radicalement fondée, aucune connaissance nouvelle n'aurait jamais été élaborée. Comme souvent, cette critique apparemment logique n'est en fait qu'une extrapolation non contrôlée à partir de prémisses imparfaites, voire fausses. Et la prémisse la plus erronée est que l'on utilise le langage de manière totalement contrôlée et exactement pour ce que le dictionnaire définit ! Il y a dans la pratique elle-même de la description une échappatoire à cet enfermement logique cf. (Gendlin, 1999; Levin, 1997). La distance et l'étrangeté à soi-même qui apparaît quand on relit ses propres descriptions montre que l'on est créatif et critique par le seul fait du changement de point de vue qui se crée au fil des nouvelles expériences de vie. Par ailleurs, le langage contient plus de chose exprimée que ce que celui qui le met en œuvre croit vouloir dire et dans cet interstice une création de sens permanente s'opère, qui pour être réflexivement non consciente, n'en est pas moins paradoxalement pertinente à ce qui est décrit.

Retro référence des recherches en première personne : le niveau sur réflexif.

Dans l'élaboration de données en première personne, je choisis un vécu de référence singulier V^1 , et dans un second temps j'opère le réfléchissement et l'explicitation de ce vécu de référence, produisant ainsi un vécu de réfléchissement V^2 . Notez bien que ce second vécu, n'est pas un vécu de réflexion sur V^1 . Ce qui serait possible. Je repense à ce moment, je me le commente, j'y réfléchis. Dans ce cas-là je ne suis pas en train d'opérer la saisie réflexive de mon vécu passé, je suis en train de travailler sur ce qui en est déjà réflexivement conscientisé. Je réfléchis dessus au sens banal du mot. Donc quand je me rapporte à un vécu passé, je peux le faire sur le mode signitif, abstrait, (réfléchir sur) ou bien je peux le faire sur le mode évocatif (mode des actes intuitifs présentifiant selon Husserl), et alors j'en opère le réfléchissement (réfléchir le) ce qui en occasionne la prise de conscience (le passage de la conscience directe, en acte, non positionnelle, pré verbale, à la conscience réfléchie, positionnelle, verbalisable).

Une fois que j'ai opéré ce vécu de réfléchissement V^2 se rapportant au vécu de référence V^1 , je peux le prendre comme visé par mon attention. Et cela je peux à nouveau le faire de deux manières. Soit, je réfléchis sur ce que V^2 m'a apporté comme information, et typiquement c'est ce que je fais quand je produis une analyse et une présentation de mes données. Cette analyse est alors un troisième moment sur le mode de la «réflexion sur».

Ou bien, je me rapporte à V^2 , pour l'explicitation à partir d'une donation évocative, dans le but d'en opérer le réfléchissement. A ce moment on produit aussi un troisième moment, un vécu que j'ai proposé de noter V^3 , que je qualifie de meta réflexif ou sur réflexif, qui a pour caractéristique d'être la prise de conscience de la conduite de prise de conscience, d'être une attention particulière portée à la manière dont je fais attention à un vécu pour en prendre conscience. Le contenu de V^3 est la description de V^2 , c'est-à-dire spécifiquement la description de l'activité réfléchissante.

Mais les actes accomplis pour réaliser V^3 ont eux-mêmes une spécificité, celle d'être ceux dont l'analyse apporte les matériaux pour formaliser la méthode propre au point de vue en première personne. Ainsi ce n'est qu'en travaillant au réfléchissement de V^3 , que l'on touche au domaine de la sur réflexion, et que l'on accède à une clarification de la méthodologie.

Chaque vécu n'est éclairé que par un vécu qui le vise de manière réfléchissante et qui produit ainsi la description du vécu précédent. Mais ce faisant, d'un premier point de vue, en structure, on opère toujours le même acte réfléchissant. D'un second point de vue, déterminé par la spécificité des contenus travaillés, on a une hiérarchie de ces actes, puisque chacun n'est possible que si le précédent a été accompli. Le réfléchissement de V^1 , produit l'explicitation des actes que j'y ai accomplis. Le réfléchissement de V^2 , produit lui plus spécifiquement l'explicitation **de l'activité réfléchissante**. Le réfléchissement de V^3 , produit lui l'explicitation de la manière dont je m'y prends pour constituer une **méthode** réfléchissante.

'est en ce sens qu'un chercheur engagé dans un point de vue en première personne, élabore sa démarche en s'appuyant sur les résultats déjà capitalisés par sa discipline. Mes ces résultats sont dans le même format que ce qu'il cherche à faire. Par exemple il n'y a pas de recherche en première personne sans évocation d'un vécu singulier passé, on pourrait dire encore sous une autre facette qu'il est nécessaire d'apprendre à diriger son attention vers quelque chose qui n'est pas encore là, à saisir avec son attention des objets intimes dont la volatilité est grande, à les maintenir en prise et à renouveler (à rafraîchir) cette saisie chaque fois que ce qui est visé disparaît, et au sein même de ce maintien en prise savoir détacher son attention ce qui est saillant, ou de ce qui a fait l'objet d'une première explicitation pour en laisser apparaître les autres strates, les autres aspects encore à l'arrière-plan. Ayant l'idée de le faire, je vais le tenter. Ou en ayant découvert la possibilité de me rapporter sur le mode évocatif à mon vécu passé grâce à l'aide d'une médiation, j'essaie de le mettre en œuvre par moi-même. L'ayant fait, je me demande comment je m'y prends quand j'arrive à le faire, et je découvre la possibilité d'évoquer de la même manière non pas n'importe quel vécu, mais un vécu ou spécifiquement j'évoque un autre vécu. L'instrument qui était mis en œuvre (l'acte d'évoquer), est alors devenu contenu (l'évocation) que je thématise. Ayant thématisé l'acte d'évocation en l'ayant séparé du contenu sur lequel il portait, je désire le formaliser en mettant en évidence sa structure, ses invariants et l'espace de ses variations et variétés.

Chaque objet d'étude est à la fois instrument permettant l'étude de l'objet. Si je veux comprendre ce qu'est l'introspection, il faut que je la pratique et l'ayant pratiqué que je l'étudie, c'est-à-dire que j'introspecte comment je l'ai pratiqué. Si je veux étudier l'attention, il faut que je sois attentif, et que l'ayant été je sois attentif à la manière dont je l'ai été.

Le point de vue en première personne est direct mais pas immédiat

Nous ne sommes pas dans une épistémologie de l'imédiateté, ce qui est vécu et qui est familier n'est pas pour autant connu. Le connaître suppose une démarche d'objectivation de sa subjectivité qui n'est pas aisée, car elle se heurte à la transparence de l'intimité et de la familiarité. Il faut se confronter à la production de description de son propre vécu pour s'apercevoir à quel point c'est difficile, peu spontané et demande un apprentissage et un exercice.

Ne pas confondre point de vue en première personne et donation immédiate. Comme si on était botaniste ou jardinier par le seul fait de se promener dans un jardin, ou un potager ! La connaissance issue du point de vue en première personne est aussi construite que toutes les autres connaissances, la différence principale est comme le chanteur en musique l'instrument c'est le chercheur lui-même. Je peux chanter spontanément, j'ai tout ce qu'il faut par construction, mais CHANTER c'est une construction de l'instrument, c'est-à-dire une transformation du corps et un long apprentissage. Je peux de même avoir des aperçus sur mes gestes mentaux, sur mes émotions, sur mes états, mes sensations, mais en élaborer une connaissance est une autre affaire et en particulier une affaire de recherche scientifique (mais ce n'est pas la seule possibilité : je peux devenir un praticien de la chose, pour moi ou pour les autres, un entraîneur, un formateur, un conseiller, un psychologue).

Le souci de privilégier l'accès direct, à l'expérience subjective entraîne (abusivement) la mise en œuvre d'une stratégie, de recherche immédiate. Comme si les propriétés d'accès direct propre au point de vue en première personne (enfin pas si direct que ça, ce point de vue direct est en réalité médié par l'activité réfléchissante et suppose une immédiate ... suspension de mon activité naturelle pour en opérer le réfléchissement) entraînaient son pendant dans la construction du dispositif de recherche.

Dans mon séminaire sur l'histoire des débuts de la psychologie, j'ai montré qu'à la fin du 19^{ème} siècle, une des sources majeures de différenciation de la psychologie avec la philosophie résidait dans le changement de pratique fondé sur le fait que la nouvelle psychologie (pas l'ancienne psychologie philosophique, mais celle qui prétendait à rejoindre le rang des sciences naturelles) étudiait toujours ce que faisait le sujet en référence à une tâche définie, spécifié, avec un matériel standard (assurant la comparaison entre les sujets) et une consigne la même pour tous, ainsi que variations de tâches et de consignes.

Cela correspond (dans mon langage) à la nécessité de délimiter et de préciser le vécu de référence de façon

à avoir un dispositif de recherche qui soit contrôlé au moins dans sa définition objective (puisqu'en suite se pose toujours le problème de savoir quelle est la tâche que le sujet accomplit, de son point de vue, autrement dit, comment a-t-il compris la consigne, quels buts s'est-il donné etc. .). Mais ce que ni l'école de Würzburg, ni Husserl, n'ont modifié, c'est le fait d'en rester à des expériences pour voir, directes, comme si le fait de porter attention à l'attention pouvait avoir à soit seul, par la seule magie de la finesse des descriptions en première personne, le pouvoir de nous livrer les traits pertinents et les propriétés de l'attention. Ce que montrent les progrès de la recherche en troisième personne c'est l'efficacité, la nécessité, de tâches qui sont inventées et créées pour leur pouvoir révélateurs de certaines propriétés qui sans cela resteraient quasi invisibles, imperceptibles. Dans le domaine des expériences invoquées et non plus provoquées, c'est tout l'intérêt de la clinique pathologique de nous montrer par des cas particulièrement révélateurs, des propriétés qui sans cela passent inaperçues dans le fonctionnement normal. Démarche en première, seconde ou troisième personne, peu importe, il est nécessaire de trouver des sources de contrastes qui accentuent, amplifient, révèlent, soulignent des aspects masqués, discrets, peu saillants, rares (cf. la démarche très intéressante de (Baars, 1997) qui donne dans son livre de nombreux exemples d'invention de contrastes pour mettre en évidence des phénomènes autrement inobservables. Par exemple, tout simplement lire un texte à l'envers pour découvrir la construction des mots à la lecture, l'identification des lettres etc.)

Questions de validation

Le point de vue radicalement en première personne ne permet pas de satisfaire directement aux critères de validations les plus exigeants, dans la mesure où il ne permet que de produire une validation interne, puisque ce à quoi chacun accède directement n'est pas public et ne peut être soumis au critère de l'accord d'observateurs indépendants, ni du même coup soumis à un test qui permettrait de le réfuter. En ce sens, le point de vue en première personne n'est pas autonome des autres points de vue. La conclusion à laquelle j'aboutis aujourd'hui est que pour une validation tout à fait satisfaisante à la fois dans la rigueur et le sens, il est nécessaire de trianguler des données suivant les trois points de vue en première, seconde et troisième personne. Aucun de ces points de vue, considéré isolément n'est pleinement satisfaisant. Cette conclusion ne doit pas pour autant conduire à la conclusion qu'il faut renoncer à apprendre à constituer des données en première personne. Le prêt à penser qui semble s'imposer est que si quelque chose n'est pas satisfaisant au regard d'un critère, alors il faut l'éliminer, l'écarter, comme s'il existait quelque part un idéal scientifique d'une démarche totalement sûre et pleinement satisfaisante. Un tel point de vue est compréhensible au début du 20^{ème} siècle quand l'idéal du progrès et de la scientificité triomphante semblait avoir un sens, nous en sommes tous revenu. Il nous faut poursuivre l'exploration du point de vue en première personne et à chaque fois que l'on veut pousser la validation empirique plus loin il faut disposer d'une source de données indépendantes comme des traces et des observables.

Il faut développer ces points plus en détail.

La validité interne d'une description en première personne.

Prenons un exemple : celui de l'accès rétrospectif au champ de prédonation, à partir duquel je témoigne 1/ que je peux faire l'expérience d'accéder à ce qui m'affectait, mais dont je n'étais

pas encore conscient ; 2/ que ce à quoi j'accède de plus antérieur à la saisie consciente est la découverte d'un précurseur du son d'une mobylette qui se présente de façon amodale cf. (Vermersch, 1999c) et (Vermersch, 2000) en préparation ; 3/ qu'il y a dans le droit fil du moment où je saisis le son de la mobylette, identifié en tant que tel, une série de précurseurs, qui ne me sont accessibles que par étapes successives, qu'ils ne sont pas vécus comme temporellement orientés, ni causalement organisés.

Je peux par des témoignages extérieurs à moi établir que ce son de mobylette a existé. D'autres que moi l'ont entendu. Donc il est relativement facile d'attester des circonstances extérieures.

Mais quant aux trois points que j'énonce comme ayant été établis à partir de mon vécu, ils ne sont établis que par la force de mon témoignage. Si vous me déclarez que vous ne me croyez pas, et que ce n'est pas possible, que peut-être je mens ou que tout simplement je m'auto-suggestionne ou je fabule, tout ce que je peux vous répondre c'est que c'est ainsi que les choses m'apparaissent rétrospectivement, que j'ai tel degré de certitude quant à la clarté, la fidélité, l'authenticité de ce que je décris. Je ne dispose que des critères permettant d'établir la validité interne, la validité à mes propres yeux intrinsèquement à mon expérience. Autrement dit, je peux vérifier pour moi-même pendant que je décris, et après avoir produit cette description, si ce que je décris est tout à fait clair pour moi, si la façon dont je le segmente et le nomme est tout à fait adéquate à la comparaison intime entre ce que j'évoque du vécu passé (donation intuitive au sens d'une présentification, d'une donation non verbale) et les mots que j'utilise pour décrire les différentes parties temporelles du vécu, ainsi que les propriétés de ces parties que je suis capable de distinguer (constitutivement il y en a toujours plus que ce que je sais distinguer à la date d'aujourd'hui). Cette manière de procéder, je l'ai retrouvée chez Husserl. Le critère qu'il privilégie est celui de l'évidence, et même son plus haut degré : l'évidence apodictique. Cette évidence n'est pas donnée comme un sentiment global, mais gagnée par un travail rétrospectif qui essaie d'établir après coup en reprenant chacune des étapes, chaque point, qu'à tout moment ce critère est respecté (Husserl, 1972 (1924)) (en particulier le § 31 p 44-45 qui est présente sur la dernière page du numéro 34 d'*Expliciter*). Mais le critère d'évidence, même une fois qu'il a été soigneusement distingué par Husserl du sentiment d'évidence, reste un critère purement interne. Tout simplement ce qui m'est évident, même avec toutes les précautions possibles pour l'établir, peut ne pas être évident pour un autre et en conséquence il ne l'accepte pas comme valide. Et quand on suit les publications phénoménologiques et les débats dans les séminaires, on peut constater ce fait troublant que le critère d'évidence n'a pas une grande portée intersubjective, et que les désaccords sont fréquents et durables, quoique tous placés sous le signe d'évidences distinctes !

Cependant ce travail de validation interne n'est pas rien. S'il ne satisfait pas les critères de validation externe, il n'en est pas moins une élaboration réglée du rapport à sa propre expérience, ce qui est beaucoup plus que de n'avoir aucune discipline dans l'élaboration de ce type de donnée. Et quels que soient les critères de validation externe-empirique que l'on va déployer en complément, on ne pourra pas se passer de cette dimension de la validation interne. Dans tous les cas, ce qu'apporte au mieux la validation interne, c'est un critère de sincérité, plus ou moins bien étayé.

Notons que l'on ne peut pas se servir contre cette conclusion d'un argument qui ferait état de la démonstration que le sujet fait objectivement autrement que ce qu'il dit qu'il fait à partir de l'accès rétrospectif à sa propre expérience. Car cet argument, loin de diminuer l'intérêt pour l'information issue de l'expérience intime, montre au contraire qu'elle est nécessaire, puisqu'elle seule permet d'établir l'écart entre ce que le sujet fait l'expérience et ce qui se passe objectivement. Cet argument, a été invoqué par Piaget (Piaget, 1950), pour montrer que cet écart était un résultat intéressant pour la psychologie. Mais on voit qu'il est basé sur l'acquisition de deux sources de données indépendantes : la première subjective fondée sur la verbalisation de l'expérience, la seconde, objective, fondée sur le recueil de traces et d'observables. Encore une fois, ce n'est pas parce que la description en première personne ne peut apporter seule de validation empirique totalement satisfaisante qu'elle doit être écartée de la démarche de recherche scientifique, elle doit simplement s'inscrire dans un réseau de données indépendantes, et tant que ce n'est pas fait, elle a une valeur exploratoire et heuristique qui est là pour guider l'exploration de l'expérience subjective, ce que la démarche en troisième personne ne peut faire seule, puisque toutes les interprétations subjectives seront issues de la subjectivité non questionnée des chercheurs.

L'inscription théorique et catégorielle dans le réseau des connaissances

On peut encore considérer les données en première personne sous l'angle de leur plausibilité théorique, les envisager dans la manière dont elles s'inscrivent dans le réseau des connaissances déjà disponibles à des degrés divers de validation.

Par exemple, la possibilité d'accéder au champ de prédomination est étayée par le fait qu'Husserl dit l'avoir fait, et en justifie la possibilité par une nécessité d'essence. Ce n'est pas très convaincant à soi seul, mais corrobore le fait que ce que je décris comme possibilité est reconnue de manière indépendante par d'autres.

Le fait d'y accéder par le biais d'une technique qui consiste à se traiter soi-même comme un autre, et à s'adresser des demandes à soi-même en les verbalisant comme des demandes effectives, et en les vivant comme de véritables demandes adressées à soi-même, le fait que cela puisse produire un résultat qui dépasse ce à quoi le sujet s'attend et qui peut même lui donner l'impression qu'il a des ressources qu'il n'imaginait pas est une technique bien connue des thérapeutes et des techniques de développement personnel. Le fait que cela produise des résultats a donc du sens, et le fait qu'il faille mettre en œuvre une manière particulière de procéder pour atteindre quelque chose qui ne se donne pas comme accessible spontanément, pourrait accroître la plausibilité du statut de ce qui est décrit (mais pour cela j'argumente déjà vers la confirmation intersubjective). Ce sont encore des éléments de validation ou de corroboration très indirects.

Maintenant, prenons une propriété de mon vécu que je ne pouvais pas anticiper, et qui est surprenante, et même difficile à accepter. Il s'agit de la propriété suivant laquelle le précurseur le plus originaire de l'affect

tion se donne à moi comme amodal. C'est-à-dire que ce qui m'a affecté, ne m'apparaît pas comme un son au moment où j'y accède rétrospectivement, malgré le fait que d'après mon savoir objectif il s'origine à partir d'un son, et pourtant il n'est donc pas inscrit dans la modalité sensorielle sonore comme le stimulus dont il est issu. Le fait de décrire une propriété inattendue, pourrait valoir comme argument pour souligner que si je suis sincère et que j'essaie d'éviter d'inventer, décrire ainsi quelque chose d'imprévu pourrait être retenu comme accroissant sa plausibilité, puisqu'il faut que cela me soit apparu pour pouvoir en parler. Mais on peut ajouter à ce premier type d'argument qu'il s'avère que cette notion de sensorialité amodale est développée par ailleurs (je l'ai découverte après avoir fait la description, c'est le fait de décrire ce phénomène qui a attiré mon attention sur ces théories). Par exemple, Humphrey (Humphrey, 2000) a produit récemment un article de synthèse de travaux publiés depuis dix ans, dans lequel il reprend la distinction entre sensation et perception. Il fait la différence entre la conscience d'être affecté (à l'intérieur de mes frontières) et qui relève de la sensation, et la conscience de qu'est-ce qui m'affecte (c'est quoi ce qui est hors de mes frontières et qui m'affecte) qui relève de la perception. Dans la plupart des cas, sensation et perception sont étroitement entrelacés et donc quasiment impossibles à distinguer.

Dans certaines expériences et dans certaines pathologies, les deux aspects peuvent faire l'objet de traitements distincts. Je pense par exemple que dans l'exemple d'un vécu émotionnel dans lequel je fais état d'un temps de sidération (Vermersch, 1999b), je fais l'expérience d'être affecté (j'en ai la sensation) sans encore avoir la perception de ce qui m'affecte, et au moment où je prendrai conscience de ce qui m'affecte, je serais affecté différemment en passant de la sidération à un vécu émotionnel fortement coloré (alors qu'être affecté sur le mode de la sidération est de l'ordre du blanc). De même, dans l'expérience de reconnaître le précurseur du son avant de l'avoir «saisit» comme son, et même quelques millisecondes plus tard, précisément comme son de mobylette, je fais l'expérience d'une sensation, non rapportée à la perception correspondante. Et je ne peux le faire, d'ailleurs qu'en étant très fidèle à ma description, telles que les choses m'apparaissent, puisqu'au moment où je le décris je n'ai pas vraiment de catégorie pour chercher à identifier un hypothétique aspect non sonore d'une expérience sonore ! C'est l'invention de cette description sensorielle non-modale, qui a fait prendre conscience à d'autres dans le groupe de pratique phénoménologique, qu'ils ne trouvaient rien dans leur description parce qu'ils visaient uniquement des éléments d'expérience sur la base du préjugé qu'ils devaient être inscrit dans la modalité sensorielle de départ. La découverte d'une affection non identique à la sensorialité du stimulus, a permis par exemple à un des participants de se rendre compte que dans l'expérience d'une sonnerie de téléphone portable qui n'avait pas été désactivée, il avait été bousculé intérieurement, touché, avant d'avoir identifié qu'il s'agissait d'un son et quelques centaines de millisecondes plus tard qu'il

s'agissait d'un son de téléphone. Ce tissu d'éléments va dans le sens de la plausibilité d'avoir fait une telle expérience, comme je le décris. On voit bien aussi la fonction exploratoire et heuristique qui permettrait maintenant de poser des questions de manière plus précise et constituer le point de départ d'un programme de recherche articulant expérimentation et description phénoménologique en première et seconde personne en élargissant le nombre de sujets étudiés.

La confirmation apportée par le point de vue en seconde personne

En reprenant ce qui est apporté par la description en première personne sous un éclairage plus objectivant, il est possible de vérifier s'il est isolé ou au contraire s'il appartient à un corps d'exemples de vécus où ces éléments de description sont déjà apparus. Si l'on peut recouper ces données avec d'autres descriptions indépendantes en seconde personne, on peut avoir au mieux des confirmations, ce qui n'est pas négligeable, mais n'offre pas encore la possibilité d'une réfutation.

Comme je l'ai développé à propos des groupes de co-chercheurs, la multiplicité des données relatives à des sujets différents pose le problème de la comparaison de ces descriptions et tout particulièrement de la recherche des causes de descriptions différentes, y compris contradictoires. Est-ce que les descriptions sont différentes parce qu'il existe des processus différents, de manières vicariantes d'effectuer des actes que l'on croyait ne pouvoir être effectués que d'une seule manière ? Est-ce que pour certains sujets le type d'expérience, ou la propriété que l'on vise est absente, ou vestigiale, non développée ? Est-ce que le sujet n'a pas la catégorie d'expérience correspondante, et il ne décrit rien tout simplement parce qu'il ne peut pas viser cet aspect-là. Il suffira de le guider, en structure vers ce type de propriétés pour qu'il puisse en parler et découvrir qu'elles font parties de son vécu. A-t-il la compétence d'observateur de soi-même ? Ce qui pourrait être décrit lui est peut-être encore insaisissable par manque d'expertise ? Est-ce que le langage utilisé est seulement différent, ou critérié sur des bases implicites différentes ?

Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres il est intéressant de pointer les comparaisons en décomposant les aspects suivant des critères bien segmentés. Par exemple, dans le travail phénoménologique sur les émotions, nous avons pu comparer les descriptions faites en fonction du détail des catégories descriptives que nous avons établies, et observer que ce que chacun d'entre nous appelle joie ou colère, présentait des similitudes du point de vue de l'état interne, de la modification de l'espace péri corporel, de la modification du courant de pensée, ou des rapports à la temporalité qualitative. De nouveau, ces modes de comparaisons plus détaillés permettent d'aller vers des confirmations.

Les corrélations phénoménologie / traces sub personnelles

On peut aller aussi vers des corrélations entre des modifications phénoménologiques décrites en première personne et des indicateurs sub personnel comme le sont les signaux neurophysiologiques ou psychophysiological (modification du diamètre pupillaire, électrodermographe) ou tout autre enregistrement musculaire, cardiaque etc. dont on sait établir le lien avec ce que l'on observe. Cependant la corrélation ne fait qu'objectiver qu'il y a effectivement une modification corporelle là où on a décrit une modification phénoménologique, ce n'est pas si mal puisque cela démontre qu'il s'est passé quelque chose objectivement parlant, mais la corrélation ne permet pas d'interpréter avec beaucoup de précision le sens de l'événement et s'il corrèle avec la signification phénoménologique.

La validation des données en première personne doit être inscrite dans une tâche et une histoire

Mais probablement le moyen le plus puissant de valider les descriptions phénoménologiques en première ou seconde personne est d'inscrire la conduite du sujet dans une tâche pertinente pour ce que l'on veut étudier. une tâche qui soit productive de manière à ce que l'on possède des traces de ce que fait le sujet, une tâche finalisée qui a un sens pour le sujet. Tenir cette position, c'est revenir dans le droit fil de ce qui a effectivement séparé la psychologie de la philosophie, le fait de rapporter toute observation à une tâche finalisée et productive. Le point important est que l'introduction de la tâche inscrit tout ce que dit le sujet dans les conséquences ou les répercussions de ce qu'il fait ou qu'il dit qu'il fait, avec les propriétés délimitantes et matérialisantes de la tâche. Cela permet d'une part de confronter ce que dit le sujet à ce que l'on observe ou que l'on peut inférer avec certitude. Et d'autre part cela permet d'inventer des questions ou des tâches complémentaires qui si elles sont bien conçues, permettront de réfuter ce que dit le sujet. C'est une idée tout à fait mise en œuvre dans l'entretien critique piagétien, où les contres propositions permettent de valider ou non la stabilité du système cognitif du sujet, cette idée a été particulièrement bien soulignée par J. Schotte, (Schotte, 1998; Schotte, 1997) à propos des recherches sur les différentes formes d'aphasie.

Prenons un exemple bien connu de tous les pratiquants de l'entretien d'explicitation : la tâche de mémorisation de la grille de chiffre, composé de neuf chiffres disposés sur les cases d'une matrice 3X3 cases. Il est possible pendant la mémorisation d'observer ce que fait le sujet, de remarquer s'il subvocalise à voix basse, s'il place les chiffres par des mouvements de la main, si après avoir lu il ferme les yeux un moment pour probablement les visualiser, s'il marque un rythme etc. La comparaison de l'ordre et de la précision de la restitution des chiffres va donner des éléments d'information supplémentaires à comparer avec l'explicitation que le sujet va faire de sa démarche d'apprentissage. Mais si je pose des questions supplémentaires, par exemple : donner les quatre coins, ou les diagonales, le rythme et la durée qui sépare la restitution de chaque chiffre va donner des indications précieuses sur le fait que le procédé de mémorisation donne un accès simultané au tableau de chiffre (comme lorsqu'on en a une image visuelle complète et nette) ou un accès séquentiel (comme lorsqu'on se récite les chiffres, ou qu'on les positionne ou les écrit dans chaque case successivement). Les questions complémentaires judicieusement choisies sollicitent des propriétés de la tâche qui peuvent permettre de éventuellement de réfuter certaines propriétés de la description subjective. Si je décris ma mémorisation comme la construction d'une image visuelle, alors, même des chiffres placés à des places éloignées les uns des autres doivent pouvoir être donnés de manière continue, en revanche si le procédé est séquentiel la restitution des chiffres va être interrompue par le temps nécessaire pour parcourir les intermédiaires qui ne sont pas demandés, mais que le procédé de mémorisation oblige à parcourir. On a là un très bel exemple de la façon dont les propriétés de la tâche (être à des places distinctes séparées ou non par des intermédiaires) sollicitent de manière différente les gestes cognitifs et permet d'en vérifier les propriétés (par exemple accès simultané, donc visuel, ou accès séquentiel, donc récitation ou placement).

Dans un autre domaine, par exemple la mémorisation des partitions chez les pianistes, c'est la même chose. Si un pianiste me dit qu'il a une mémoire visuelle de sa partition, je peux lui demander

le nombre de mesure et de ligne sur telle page. Je peux immédiatement tester les conséquences de ce qu'il dit faire en comparaison avec ce qu'il est possible de faire avec la tâche.

Inscrire ce que l'on veut étudier dans une tâche, ou plutôt trouver ou inventer une tâche qui permette de l'étudier, c'est l'inscrire dans un espace de contraintes temporelles, logiques, causales, matérielles, qui créent des réseaux plus ou moins denses d'obligations, par rapport auxquelles tout n'est pas possible. En conséquence ce que dit le sujet doit être compatible avec l'exécution de cette tâche. Et d'autre part compte tenu de ce que dit le sujet et de cet espace de contrainte il est relativement facile d'inventer des questions qui permettent de réfuter ce que dit le sujet si ce qu'il dit n'est pas effectif. Cependant cette manière de procéder est relativement facile à concevoir dans l'étude d'aspects subjectifs qui contribuent de manière directement instrumentale à la réalisation d'une tâche, transposer cette démarche à l'étude de l'émotion, de l'attention, etc. demande une invention méthodologique dont la réalisation est pour le moment essentiellement programmatique.

Cette démarche de validation/réfutation par l'inscription dans une tâche, est encore plus sensible quand on est non plus dans une pure démarche de recherche, mais que cette recherche s'inscrit dans une intervention, et dans la durée d'une micro genèse, d'une transformation recherchée. Par exemple, si au lieu de questionner des pianistes sur la manière dont ils mémorisent une partition, je fais travailler un pianiste qui a des difficultés de mémorisation, pour lui apprendre à mémoriser des partitions (travail effectué par D. Arbeu professeur de piano et rééducatrice dans le domaine de la mémoire musicale). A ce moment ce que dit le pianiste de ce qu'il fait, peut être confronté à des exercices dont la réussite suppose la mobilisation de ce qu'il dit qu'il sait faire, et inversement à des exercices qui s'ils sont réussis montrent que le sujet sait faire plus de chose ou autre chose que ce qu'il dit. Et ce diagnostic, va pouvoir être corroboré par les étapes de transformations des performances du pianistes, ce qu'il va montrer qu'il apprend à faire va corroborer par leur apparition (et même par les étapes progressives de leur apparition) leur absence effective au début. C'est ce qui fait que globalement les praticiens ne dépendent pas dans la validité de ce qu'ils font des résultats des recherches universitaires. Le fait qu'ils ont des résultats à obtenir, leur permet d'observer rapidement qu'ils ne les obtiennent pas et qu'ils se sont trompés dans leur diagnostic ou dans les moyens qu'ils ont mobilisés, parce que la boucle de régulation est directe, même si sa signification n'est pas si facile à comprendre et à exploiter.

Conclusion

Probablement, le lecteur aura la même impression que moi en relisant ce travail, beaucoup de foisonnement, la structure n'est pas encore contenue. Plusieurs points ne sont encore qu'esquissés et ouvrent sur des clarifications encore à faire.

J'ai voulu insister sur quelques points que je ne me formulais pas encore nettement.

- Le point de vue radicalement en première personne est, dans le domaine de la recherche, celui du chercheur lui-même

- Le chercheur est l'instrument de recherche, son vécu décrit et analysé en est le produit, il est de ce fait un pratiquant expert et un chercheur. Etre un pratiquant expert ne donne pas la compétence, ni la motivation d'un chercheur, tout au plus la possibilité de devenir un informateur expert dans le programme de recherche en seconde personne d'un chercheur.

- Quelles que soient les critiques et les limites d'un tel point de vue radicalement en première personne, il faut apprendre à le développer de manière disciplinée et méthodologiquement réglée. Car on ne peut rien lui substituer. Il en est de même pour tout ce qui touche aux questions de validations. Il est donc inutile de placer ses espoirs dans une méthode objective qui pourrait nous faire faire l'économie du point de vue subjectif, il nous faut courageusement pratiquer cette méthode et découvrir comment la perfectionner.

- Si ce n'est pas fait, ce point de vue sera de toute manière présent, comme il l'a toujours été, mais de façon implicite non questionnée, comme si les chercheurs, même les plus convaincus de scientificité, n'étaient pas eux-mêmes des personnes !

- La méthodologie du point de vue radicalement en première personne peut sembler très directe et immédiate, c'est la plus grosse erreur d'appréciation que l'on puisse commettre et le signe certain que celui qui pense cela ne l'a pas pratiquée. Il confond ce qui est familier (le contact permanent avec ma subjectivité) et ce qui est connu (qui peut faire l'objet d'un discours élaborant des connaissances formalisés).

- La pratique scientifique du point de vue en première personne demande autant d'élaboration du programme de recherche que tout autre programme (Vermersch, 1996a). Les compétences instrumentales sont constitutivement présentes chez tous les sujets, mais doivent être exercées, développées, formées tout autant que celles d'un chanteur qui lui aussi a déjà de naissance l'instrument du chant.

- Les données en première personne sont limitées par ce qui est conscientisable cf. (Vermersch, 2000) par le sujet en deux sens : le premier veut dire ce qui peut être amené à la conscience réflexive qui est encore dans le format de la conscience en acte, directe, pré réfléchie ou dans le domaine de l'activité pré noétique, ce qu'Husserl a nommé le champ de prédonation. Le second, signifie que ce qui est créé au niveau de la conscience réfléchie possède de nombreuses parties distinctes, chaque partie a une indéfinité de propriétés qui peuvent être abstraites, cela à travers toute une stratification d'actes co-présents qui doivent être traités les uns après les autres, etc. Faire accéder un vécu à la conscience réfléchie est bien la condition pour pouvoir le décrire, mais cette façon de caractériser l'activité de recherche est bien trop globale et doit être reprise sous l'angle de toutes les étapes d'une description complète.

Je souhaite que vos questions me fassent progresser dans la clarification de ce que je tente aujourd'hui de vous présenter

Bibliographie

- Baars, B.-J. -. 1997. *In the theater of consciousness*: Oxford University Press.
- Dilts, R., Grinder, J., Bandler, R., & DeLozier, J. 1980. *Neuro-Linguistic Programming : The study of the structure of subjective experience*. Capitola: Meta Publication.
- Ericsson, K. A. & Simon, H. A. 1993. *Protocol Analysis*: Massachusetts Institute of Technology.
- Gendlin, E. 1999. *Thinking Beyond Patterns : body, language and situation*. Spring Valley: Focusing Institute.
- Humphrey, N. 2000. How to solve the mind-body problem. *Journal of consciousness Studies*, 7(4): 1-20.
- Husserl, E. 1957 (1929). *Logique formelle et logique transcendantale*. Paris: PUF.
- Husserl, E. 1972 (1924). *Philosophie première deuxième partie : Théorie de la réduction phénoménologique*. Paris: PUF.
- Husserl, E. 1991, 1970. *Expérience et jugement*. Paris: P.U.F.
- Jeffroy, F., Theureau, J., & Vermersch, P. 1998. Quel guidage des opérateurs en situation incidentelle -accidentelle ? Analyse ergonomique de l'activité de conduite avec procédures: 2 vol, 120 et 140. Paris: IPSN Département d'évaluation de sûreté. Section d'étude des facteurs humains, CNRS.
- Levin, D. M. (Ed.). 1997. *Language beyond post modernism : saying and thinking in Gendlin's philosophy*. Evanston: Northwestern University Press.
- Nisbett, R. E. & Wilson, T. D. 1977. Telling more than we can know : verbal reports on mental processes. *Psychological Review*, 84(3): 231-259.
- Piaget, J. 1950. *Introduction à l'épistémologie génétique Tome I: La pensée mathématique*. Paris: PUF.
- Pickering, J. (Ed.). 1997. *The authority of experience : essays on buddhism and psychology*. Richmond: Curzon Press.
- Schotte, J.-C. 1997. *La raison éclatée: pour une dissection de la connaissance*. Paris: DeBoeck.
- Schotte, J.-c. 1998. *La science des philosophes : une histoire critique de la théorie de la connaissance*. Paris: DeBoeck.
- Varela, F., Thompson, E., & Rosch, E. 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris: Seuil.
- Velmans, M. 1991. Is human information processing conscious ? *Behavioral and Brain Sciences*, 14: 651-726.
- Vermersch, P. 1994. *L'entretien d'explicitation*. Paris: ESF.
- Vermersch, P. 1996a. Pour une psycho-phénoménologie : esquisse d'un cadre méthodologique général. *Expliciter*, 13(1-11).
- Vermersch, P. 1996b. Problèmes de validation des analyses psycho-phénoménologiques. *Expliciter*(14): 1-12.
- Vermersch, P. 1996c. Ascension directe à la réduction : carnets de voyages. *Expliciter*(16): 4-15.
- Vermersch, P. 1998a. Esquisse de la formalisation d'une pratique d'analyse de la conduite d'un processus industriel complexe. *Expliciter*(23): 1-12.
- Vermersch, P. 1998b. La fin du XIX siècle : introspection expérimentale et phénoménologie. *Expliciter*(26): 21-27.
- Vermersch, P. 1998c. 2/ Husserl et la psychologie de son époque : la formation intellectuelle d'Husserl : Weirstrass, Brentano, Stumpf. *Expliciter*(27): 47-55.
- Vermersch, P. 1998d. Husserl et l'attention : analyse du paragraphe 92 des Idées directrices. *Expliciter*(24): 7-24.
- Vermersch, P. 1999a. Introspection as practice. *Journal of Consciousness Studies*, 6(2-3): 17-42.
- Vermersch, P. 1999b. Etude phénoménologique d'un vécu émotionnel : Husserl et la méthode des exemples. *Expliciter*(31): 3-23.
- Vermersch, P. 1999c. Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention. *Expliciter*(29): 1-20.
- Vermersch, P. 2000. Quelles sont les limites du conscientisable ? *en préparation*.